NERO 92
Illinois U Library
13 OCTOBRE 1951

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

L'ÉTONNANTE AVENTURE DE ROALD AMUNDSEN

par ÉDOUARD PEISSON

★

PREMIÈRE PARTIE :

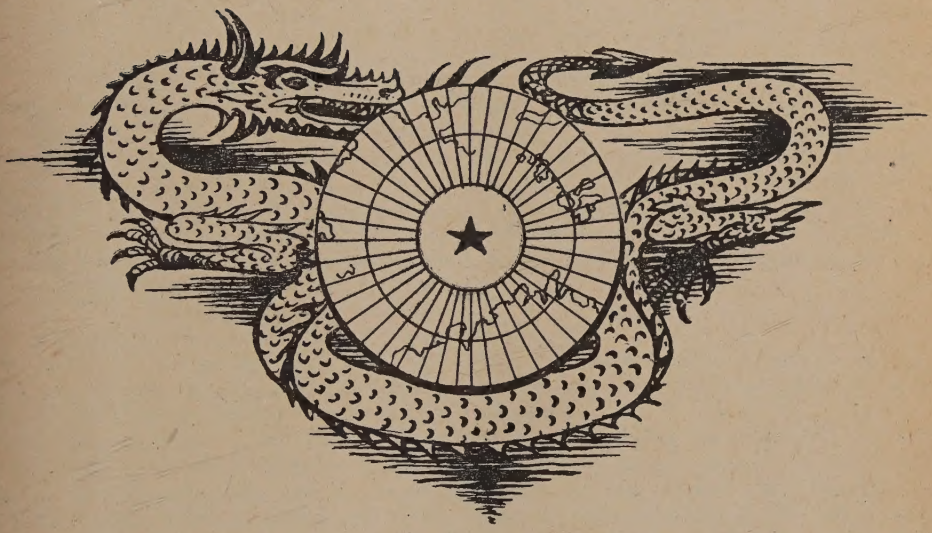
LES GRANDES RÉUSSITES

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

OCÉAN PACIFIQUE
MER D'OKHOTS
ALASKA
Nome
Kotzebue
M.t Devil
D.t de Béring
B.e Kolioutchin
B.e Tchaoun
les 4 Piliers
I. Wrangel
SIBÉ
I. Herschel
M. DE BEAUFORT
Ile Banks
I.s de Long
I. Jeannette
Nouvelle Sibérie
L. Delta de la Léna
OCÉAN GLACIAL ARCTIQUE
Ile Victoria
C. Tchéliouskine
Presqu'île de Taimyr
T.re du Nord
Pôle magnétique
Pôle Nord
T.re de Grant
C. Columbia
Archipel François-Joseph
Terre de Baffin
Ile Peary
M. DE BAFFIN
T.re du Nord Est
Nouvelle Zemble
M. DE KARA
I. Disko
GROENLAND
Baie du Roi
Spitzberg
MER DE BARENTS
Détr.t de Davis
C. Nord
Tromsö
Arkhangel
ATLANTIQUE
Cap Farwel
Islande
NORVÈGE
SUÈDE
FINLANDE
150°
160°
170° Ouest
180°
170° Est
160°
140°
130°
120°
110°
100°
90°
80°
70°
60°
50°
40°
30°
20°
10° O.
0°
10° E.
20°
30°

L'ÉTONNANTE AVENTURE DE ROALD AMUNDSEN

par ÉDOUARD PEISSON



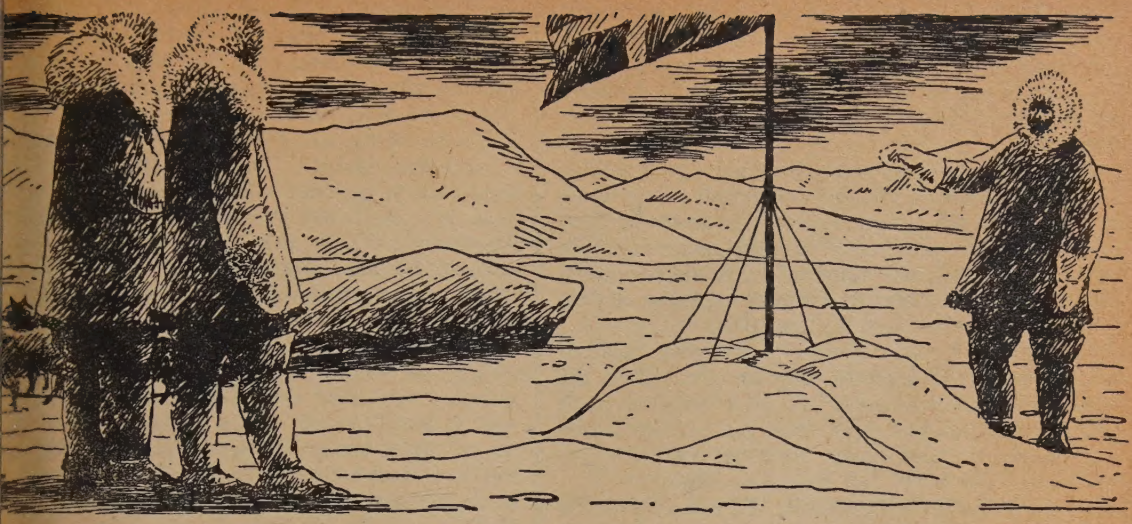
PREMIÈRE PARTIE :

LES GRANDES RÉUSSITES

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de reproduction théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright by 1951 Édouard PEISSON.

Supplément au N° 313 de « France-Illustration-Le Monde Illustré ».

La documentation pour ce récit a été puis
la Nature, les Annales géographiques, la Géo
le Magasin pittoresque, le Tour du Monde, le
des voyages et des voyageurs, la Conquête du
par le docteur Orjan Olsen, et En avion vers
nord, *par R. Amundsen (traduit par Charles*



ROALD AMUNDSEN fut essentiellement un marin, et c'est la grande aventure marine qui fit de lui un explorateur.

Fils d'un petit armateur de voiliers côtiers qui possédait aussi un chantier de constructions et de réparations, petit-fils, arrière-petit-fils de pêcheurs, de caboteurs et de long-courriers, il naquit le 16 juillet 1872 à Borge-Sarpsborg, un îlot de l'archipel Hvaleröyenne, à l'entrée du profond fjord d'Oslo.

Les moutons paissent l'herbe du rocher, battu par les marées, et le grain mûrit dans les creux de la mer ; aussi la maison paternelle est-elle appelée Grâne. Mais la brume d'hiver rampe sur l'eau, descend entre les îlots et les recouvre, et le vent du large bat la façade est chargé d'embruns.

L'automne venu, Roald, dans les bras de sa mère, embarqua sur un cotre. A l'odeur du bétail entassé sur le pont se mêlait celle des puissantes lames du flux, qui, se heurtant, se bousculant, envahissant les plages et éclaboussant les falaises, enlevèrent sur leur dos gris le petit bâtiment.

Quelle magnifique image le grand port d'Oslo grava-t-il dans les yeux de l'enfant, qui s'ouvraient grands, et quels sons colorés il offrit à ses oreilles ravies : voiles séchant aux hautes vergues des grands navires, filigrane dans le ciel des gréements dressés, mâtures au-dessus desquelles les goélands tournoyaient, étraves, murailles et poupes noires, fenêtres s'échappant des cheminées ornées de bandes de couleur et frappées d'étoiles, vapeurs fusant sur les ponts, cris des bateliers, des pêcheurs, des débardeurs, hurlements des sirènes et des porte-voix, grincements des treuils et halètements des machines !

Huit mois plus tard, Roald, toujours dans les bras de sa mère, franchit le planchon du même cotre venu le chercher, qui, les amarres larguées et le moteur en marche, cogna à droite et à gauche pour se dégager, se souleva à la lame, la jetée franchie, et prit la direction de Borge-lez-Sarpsborg.

A l'automne il repartit pour Oslo, mais revint à son île le printemps suivant. Ainsi, d'année en année, jusqu'à l'âge de quatorze ans.

Les détails manquant sur l'enfance d'Amundsen, il est aisé, connaissant le milieu et le cadre, de les imaginer.

Quel jeu plus passionnant, par exemple, que guetter au large (duquel on se dit qu'il n'a pas de fin), étant allongé dans l'herbe du printemps, sur la terre chaude et grouillante, mince humus étalé sur un roc dépiauté par les embruns, avec, derrière soi, la ferme où l'on est né, les moutons silencieux, la mère qui veille, qui se pose des questions sur cet enfant immobile, avec, derrière soi encore, mais très loin, la ville d'Oslo, où l'on passe l'hiver, dont on connaît quelques quais et ses débardeurs, quelques rues et ses boutiquiers, avec, au-dessous de soi, assez près pour qu'on entende les coups de maillet et le déchirement du bois taillé à l'herminette, les voiliers venus faire panser leurs blessures ?

C'est l'heure du flux. Toute cette eau devant vous, cette immensité et cette profondeur, cette masse fluide et colorée, s'enfle, jaillit, bondit et avance d'un mouvement qui lui est propre, comme un être vivant.

Quel est donc le vent qui souffle ? Celui de la terre. Un grand fleuve verdâtre coule vers l'ouest, dont les courtes lames crêtées d'écume, toutes inclinées dans le même sens et au même degré, se suivent. Immense troupeau pourchassé, semble-t-il. Mais voici les bêtes sauvages, les lames de l'Atlan-

tique soulevées par la marée, qui se ruent, attaquent, mordent, déchirent et en quelques minutes font du fleuve une mer chaotique.

— As-tu vu les grands voiliers, Roald ? s'écrie un ouvrier debout sur le pont d'un cotre au flanc dégarni.

Six bâtiments à trois et quatre mâts, venus de la Baltique, s'approchent, qui défileront à quelques milles, pour s'éloigner. Avec leur haute voilure carrée lumineuse, la coque enserrée, comme par de la cire, par l'eau verte veinée d'ivoire, ils paraissent tout à fait semblables aux navires que les marins taillent et glissent dans les bouteilles.

— Ils sont signalés depuis trois jours, explique le charpentier, et c'est le coup de vent d'hier qui nous les a envoyés. La brise d'est les sert et ils brassent les vergues pour faire du sud. Attention à la casse ; ils vont rouler bord sur bord.

— Bord sur bord, fait Roald en écho.

— Qu'ils larguent de la toile. Ils ont de la route à faire avant d'atteindre Sidney, où ils chargeront du blé et prendront le départ pour la grande course, de pilote à pilote, jusqu'à Londres par le cap Horn...

— Le cap Horn ?

— Oui, de l'autre côté du monde.

A Oslo, en 1881, les Norvégiens, passionnés pour les explorations, ne parlaient presque exclusivement que de Fridtjof Nansen, jeune naturaliste, docteur de l'Université, qui revenait du Groenland, auquel depuis des siècles accostaient phoquiers et baleiniers, mais dont les *limites nord* et l'intérieur étaient à peu près inconnus.

Les journaux racontaient ses ascensions, ses traversées des fleuves qui coulaient entre des parois de glace et ses courses à skis et comptaient les ours qu'il avait tués.

Toujours, Roald faisait la lente traversée du fjord dans sa longueur, à la fin de l'été vers Oslo, au début du printemps vers Borge. Là son jeune esprit commençait à travailler à partir de bases solides : livres d'histoire et de sciences. Il rêvait encore, mais déjà avec discipline.

Sur le rocher, à l'aube, au crépuscule, la nuit venue, écoutant le ressac, le regard sur les feux qui marquent les dangers, guettant d'autres feux sur l'eau et dans le ciel, il ne posait plus aux ouvriers du chantier des questions naïves. Telles les cartes qu'il étudiait, l'eau étalée devant lui s'était couverte de routes. A observer les navires il avait acquis assez d'expérience pour, à l'apparition d'un bâtiment à l'horizon, en deviner d'après l'allure et le vent, s'il s'agissait d'un voilier, la destination immédiate.

Il guettait plus particulièrement ceux qui, à l'ouest, serraient de près la terre norvégienne : pêcheurs côtiers de haute mer et caboteurs chargés de paysans, de bestiaux et de fourrage. Mais parfois le garçon distinguait au milieu d'eux la large coque noire et la forte mâture à la voile brune d'une sorte de rustaud, gauche dans son comportement, plus habitué à recevoir les rudes « tapes » de la mer que ses « caresses », à cogner de son étrave et de ses flancs bardés de fer contre les glaçons qu'à « se frotter mollement » aux défenses d'un quai.

Un harenguier ou un phoquier avec sur le pont ses « assommeurs », ou, si de plus grande taille, un baleinier, bateaux du Nord qui, une latitude atteinte, sans port de destination, c en a plus, mais non sans but, laisseraient eux les côtes et la mer connues pour les jour d'été sans fin et du grand silence.

Quelle route, se demandait Roald, pre Lindesnaes doublé ? Les harenguiers et quiers se dirigeaient vers les Lofoten et, vers le cap Nord et vers la côte orie Groenland. C'était aussi cette dernière ro prenait Nansen. Mais d'autres hommes, nom était imprimé dans les journau Petersen, les Greely, les Archer, escalad montages, dévaleurs de glaciers, chasseur nistes, physiciens, voyageaient dans la inconnue du nord du Groenland. Ceux-là, nait le jeune Amundsen, s'ils se trouvaient de ce cotre, mettraient le cap nettement à navigueraient tout le long du soixantième pour franchir Farvel, s'engager dans le dé Davis, vers la baie de Baffin, North W détroit de Smith, le canal Robeson...

Ces noms de terres, de mers, de baies, sages, d'îles, d'archipels, de détroits, de de monts, de navires, de marins, d'expl que Roald lisait et entendait se distingu peine pour lui des noms des pays et de fabuleux des légendes que la mère contait soirs de la fin de l'été, et que tous, grands groupés autour du feu, écoutaient.

D'autant moins que sur les cartes de s d'écolier, sur celles que publiaient les journ terres que borde l'océan Glacial arctique n daient pas de rivage. Seuls étaient indi points atteints, reconnus, visités. Aucune liait tel cap à son voisin. L'eau s'ouvrait passage entre les deux ? Ou une falaise s' elle de l'un à l'autre ? A moins que ce ne de ces fjords profonds comme celui d'Os bloqué par les glaces.

Et celles-ci présentaient un obstacle di parce que changeant. Ici l'eau signalée un navigateur qui avait poussé de l'ava barrée quelques mois plus tard par u infranchissable.

En 1886, l'année où les journaux parlèr la première fois du lieutenant de vaisseau cain Robert Edwin Peary, qui dans le Groenland commençait ses patientes exp dont le but était le pôle, Roald Amundse son père.

LE *FRAM* DE NANS

Il fallut quitter p jours le rocher ou était né, où il a quatorze étés, l tourné vers le lar flux et le reflux rythmé ses rêves le seuil de la ma due, un regard chantier et aux vo avaient changé de maître, Roald, sa mè frères embarquèrent pour la dernière fo cotre, qui mit le cap sur Oslo.

peu d'argent et quatre garçons. « Qu'est-ce
tu entreprendras ? demanda la mère à son
Et toi, Roald ? Il faudra travailler dur au
ge, maintenant. Pourquoi ne ferais-tu pas un
cin ? »

peine qu'il ressentit en acceptant dévoila à
l le rêve magnifique et naïf qu'il avait formé,
près été. Il y renonça. Il étudia le latin et le
On ne peut entreprendre des études de méde-
sans être bachelier. Oui. Mais des langues
es ! Se plonger dans le passé lorsqu'on a été
u vers l'avenir, lorsqu'on s'est vu à la barre
navire cap au nord, le pont recouvert par
ames !

n 1888 Fridtjof Nansen, avec un autre Norvé-
, Otto Sverdrup, qui déjà a poussé loin vers
st jusqu'au détroit de Jones, qui plus tard
dra le commandement du *Fram,* abordait pour
econde fois le Groenland.
es glaces ayant pendant six semaines repoussé
navire, le *Jason,* il avait sauté dans une
arcation et avait débarqué sur la banquise, qui
ait emporté vers le sud sur une distance de
kilomètres avant qu'il puisse poser le pied sur
ontinent.
avait dû retourner à pied vers le nord, vers
ivik, où il aurait dû atterrir. Jour après jour
i en avait fallu dix-sept — il avait regagné les
kilomètres perdus. Alors, avec Sverdrup et
rre autres compagnons, deux Européens et deux
ons, il s'était élancé vers l'ouest. Ils étaient les
niers hommes à avoir traversé le Groenland
s sa largeur, du détroit de Danemark à la mer
Baffin.
n dépit du blizzard, ils avaient atteint des pla-
ux à 3.000 mètres d'altitude. Dans les descentes,
traîneaux avaient été transformés en voiliers.
e course à skis *de plus de 400 kilomètres en*
ne terre inconnue avait terminé le raid.
ans la foule qui, à Oslo, accueillit Nansen,
dis que les cloches sonnaient, se trouvait
undsen. Ce fut là que, brusquement, son rêve
ien prenant une forme précise, il décida de
enir, lui aussi, un explorateur et d'accomplir
passage du nord-ouest.
Mais, écrira-t-il plus tard, « la tendresse mater-
le obtint le renoncement à ce projet ». Et il
ra à l'Ecole de médecine. Il courrait à skis la
mpagne, placerait ici des éclisses et là aiderait
a venue au monde d'un garçon qui pêcherait la
rue aux Lofoten.
On peut étudier le corps humain et les maladies
le ravagent et cependant s'occuper, ne serait-ce
pour se reposer l'esprit, de ce que disent, pré-
ent et font les hommes dont on a rêvé d'être
al.
Dans le moment Nansen, faisant état des échecs
étés de Robert Edwin Peary, affirmait qu'il
ait pas possible, en partant de la terre avec des
es et des traîneaux, d'atteindre le pôle nord. La
nquise était trop chaotique, assurait-il, les vio-
tes tempêtes, trop nombreuses, le froid, trop
oureux pour que quelques hommes et des
ens, seuls, sans abri, sans réserves importantes
vivres pussent accomplir une si grande course
revenir. Et le pôle « en tant que point mathé-
tique ne présentant aucun intérêt scientifique »,
portée d'un tel raid rapide si, par chance, il
réussissait, se réduirait à apprendre s'il se situe en mer ou sur une terre.

Il fallait, prétendait-il, s'approcher le plus possible du 90° degré de latitude avec un navire qui serait un magasin, une base stable et surtout un laboratoire.

Il rappelait la découverte, en 1884, au sud-ouest du Groenland, de quelques épaves de la *Jeannette,* ce voilier américain parti de San Francisco en 1879 sous le commandement de de Long, qui, franchi Béring, fut pris par le pack, passa ainsi comme un navire mort devant l'île Wrangel, continua, véritable cadavre, à dériver lentement pendant deux ans et fut broyé par les glaces par 77°30' de latitude et 154° de longitude est, au grand large des îles de la Nouvelle-Sibérie. Nansen avait tracé la route probable des épaves, qui passait non loin du pôle boréal.

Bien avant, poursuivait le naturaliste, on avait trouvé, dans le sud du Groenland encore, des objets ornés de perles de verre chinoises dont se servent les Esquimaux de Béring, et l'on avait recueilli dans l'Atlantique des bois provenant des forêts sibériennes et des diatomées du Pacifique.

Le courant connu, dont on estimait la largeur à 250 milles et la vitesse à 2 milles en vingt-quatre heures, traversait donc toute la grande mer polaire de Béring vers la mer du Groenland. Quelle course pour un navire qui l'utiliserait, quelle somme de matériaux scientifiques accumuleraient les hommes qui s'y confieraient et qui, de cette base dérivant lentement, pourraient se lancer vers le pôle !

— Exact, lui répondait-on. Mais quel navire résisterait à la pression du gros pack ?

— Celui que je ferai construire si l'on m'en fournit les moyens.

Nansen jouissait d'une telle confiance que le parlement norvégien lui accorda une subvention de 200.000 couronnes et que le roi Oscar lui en offrit 20.000. Les capitalistes n'hésitèrent plus. Le savant explorateur se fit architecte naval.

Il dessina une coque en tout point rebondie et convexe, de sorte que le bâtiment pressé par la glace glisserait hors d'elle. Les bordés de chêne auraient une épaisseur de 80 centimètres, et l'avant et l'arrière, en pointe, seraient cuirassés de lames de fer. Ses couples seraient doubles et en chêne rivé, et toute la membrure munie d'arcs-boutants en diagonale.

Le navire, gréé en trois-mâts-goélette, serait muni d'une machine à vapeur de 400 CV qui lui donnerait une vitesse de 6 à 7 nœuds, d'une hélice et d'un gouvernail escamotables, d'un moulin à vent pour l'éclairage électrique, de huit chaloupes, de logements pour douze hommes, savants compris, et de laboratoires. L'argent réuni, Nansen passa la commande à l'Ecossais Colin Archer, charpentier de marine réputé.

Sur un chantier de la baie de Redvig, non loin de l'entrée du fjord d'Oslo, un « immense orme américain » fut étendu, dans lequel les ouvriers se mirent à tailler la quille du *Fram,* car tel serait le nom du navire qui tiendrait dans la vie de Roald Amundsen, alors petit étudiant en médecine, une grande place.

En 1892, en présence d'une foule considérable que d'innombrables petits voiliers avaient amenée d'Oslo, des côtes voisines, du Danemark même, le *Fram* était lancé.

Le 25 juin 1893, tout l'équipage groupé sur le pont autour de Fridtjof Nansen, chef de l'expédition, et d'Otto Sverdrup, son compagnon du Groenland, commandant du bord, le trois-mâts appareillait d'Oslo. Sa course en eaux libres serait longue jusqu'à l'embouchure de la Léna, où le savant, après avoir mis le cap au nord, espérait être pris par la banquise et emporté vers le pôle à travers l'arctique.

La même année, Roald se tenait debout devant la fosse ouverte dans laquelle on avait déposé le cercueil de sa mère. Autour de lui, ses trois frères, qui n'ont pas besoin de lui. Il a vingt et un ans. Il est seul et libre de partir, de s'embarquer, de courir le monde, de tenter, s'il en a la force, la réalisation des plus audacieux projets. Il avait payé cher sa liberté.

MATELOT PHOQUIER

Tout de suite, Roald Amundsen quitta l'école de médecine, et ce qu'il entreprit révèle le trait principal de son caractère, qui lui a valu tous ses succès et tous ses échecs : la ténacité. Amundsen a renoncé une seule fois dans sa vie, à dix-sept ans, par amour pour sa mère. Si plus tard il a abandonné un projet, ce fut pour le reprendre sous une autre forme.

Devenu libre, il sera marin, *pour découvrir le passage du nord-ouest,* car seul un marin peut diriger une telle expédition.

« Quel est donc ce grand garçon qui erre sur le quai, interroge les hommes, franchit le planchon et sollicite un embarquement ? » se demandaient les capitaines du port d'Oslo. « Mais c'est le fils cadet d'Amundsen, l'armateur et le patron du chantier de Borge-lez-Sarpsborg, qui est mort il y a six ans, et la mère est morte aussi. »

— Avance-toi, Roald. On disait que tu étudiais pour être médecin.

— Cela est fini. Maintenant je veux partir en mer.

— Matelot ? Pourquoi ne suis-tu pas les cours de l'école de navigation ?

— J'ai déjà perdu trop de temps. Ne connaissez-vous pas un patron de baleinier ou de phoquier auquel vous pourriez parler de moi ? J'ai appris, au bout du fjord, à manier un aviron et à hisser une voile. Je suis solide et puis faire mon tour de barre comme un autre.

— Matelot de baleinier ou de phoquier, c'est le plus dur métier.

— Je veux aller dans le Nord.

Une couchette était libre à bord du *Magdalena,* du port de Tönsberg. Amundsen pouvait l'occuper. Avait-il avec lui son sac ? Etait-il équipé ? Avait-il ses bottes et ses cirés ? Qu'il n'oublie pas son assiette de fer, son quart et son couteau. Il n'y a pas de boutiquier là où nous allons, et la vente aux enchères du matériel d'un camarade pas dessus bord est la seule occasion de remo ménage.

Le poste est, à l'avant, une sorte de t garni de couchettes fixées à la coque, co cellules de guêpe, dans lequel on plonge échelle verticale, et lorsque la mer grossit le panneau au-dessus du trou. On est huit hommes de mer éclairés par une lampe autour d'une épaisse table de bois implan les membrures.

« Mais je suis en mer, pense Roald, je route pour le Nord. Nous allons avoi découdre avec les glaces. »

S'il avait borné son ambition à n'être q matelot, Amundsen y serait vite parve garçon tel que lui, qui pendant si long observé les manœuvres des voiliers, a vit à gouverner selon le vent. Mais pourquoi juste à ce moment, virer de bord et pre tenir telle allure ?

Il interroge le patron, passe des heures réduit qui sert de chambre de navigation, à mesurer une distance sur la carte, à rele pointe de terre aperçue à l'horizon, à es vitesse et la dérive.

Rentré dans le poste, il emplit de n carnet. Il a perdu cinq ans. Aujourd'hui il être officier. C'est à la mer qu'il lui faut se

Et à l'école vous apprend-on à distingue tance la glace qui adhère à la côte, et dans il faut parfois se creuser un abri, de celle q ment dérive, à apprécier la qualité de la en deviner l'âge, à reconnaître dans le loi point de moindre résistance, là où le navire se frayer un passage ?

Encore, il faut vivre intimement avec les qui sont la fleur de la mer, qui sont son son expression, les hommes qui, dix, ving ans, ont veillé à la pointe d'un navire.

Ceux du *Magdalena* étaient des Norvég campagne terminée, le voilier rentra à T et Amundsen accepta un embarquement phoquier étranger. Il appareilla pour d'autr connut d'autres rivages et d'autres ports une autre langue que la sienne et entendit récits.

Il revint cependant à Oslo, embrassa s et partit dans les montagnes enneigées. C est utile. Combien de marins abandonnés glace par leur navire ont dû, les vivres su des crampons ou des raquettes aux pieds, s de gagner la terre ? Nansen a traversé l land à skis.

— A propos, a-t-on des nouvelles du *F*

— L'embouchure de la Léna atteinte, l'a lancé vers le nord. Il y avait peu de gl navire a été aperçu au large des îles de la N Sibérie, mais plus au sud que le point où *nette* a été écrasée par le pack. On rapp a été pris par la banquise entre le 78° parallèle, à peu près sur le méridien de l'île

Au printemps suivant Amundsen emba nouveau sur un phoquier, toujours comme

?ESCALE DE GRIMSBY

l est hors de doute qu'Amundsen, même à l'époque où il avait « renoncé » à son projet, avait avidement lu toute étude se rapportant au passage du nord-ouest, mais lui-même a confié que ce fut au cours d'une escale à Grimsby, port de pêche côte orientale anglaise, dans l'embouchure euve Humber, à quelques milles de Hull, qu'il ocumenta plus complètement sur les expédi-, qui *toutes avaient échoué*, lancées pour r d'un océan à l'autre par l'archipel nord-icain.

plus important de l'épisode de Grimsby est, le-t-il, la leçon que tira Amundsen d'une aissance approfondie des tentatives effectuées ie-là. C'est à Grimsby — on n'en peut douter u'Amundsen résolut de tenter sa chance avec poignée d'hommes et à bord d'un navire de tonnage et de faible tirant d'eau, mais équipé ourvu de vivres pour cinq ans.

passage du nord-ouest, que tant d'hommes tenté, qui n'a été franchi que trois fois par un re (1), ne fut d'abord que le passage de l'est uest.

continent américain barrait la route de rope vers l'Asie. Magellan l'avait doublé par ud. N'existait-il pas un passage par le nord ? Cartier lui-même l'avait recherché. L'Anglais ison crut l'avoir découvert lorsqu'il pénétra la mer qui porte son nom.

'homme s'obstina et, vers le 35e parallèle nord, ouva la route « terrienne » — en y laissant bien de cadavres ? — du rivage de l'Atlantique lui du Pacifique. Mais au nord s'étendait dans eus des longitudes l'inhumaine et désertique e des Montagnes Rocheuses. Les chercheurs rirent la direction.

ans *le Journal de Jules Redman*, que la mort pêcha d'achever, Edgar Poe cite quelques pion-s qui tentèrent l'aventure : Jonathan Carver, uel Hearne, Joseph Frobisher, Peter Bond, Sir xander Mackenzie, les capitaines Lewis et rk, le major Zabulon, le major H. Long. Les s des trappeurs et des commerçants en four-s qui y perdirent la vie sont oubliés.

n imagine Roald Amundsen, la nuit, dans le te de son phoquier amarré à un quai de nsby, lisant l'extraordinaire histoire de la herche du passage, à la lumière de la lampe à role, tandis que ses camarades sont à terre.

'acharnement des explorateurs lui remet en noire un mot de Nansen : l'obsession. Ils étaient obsédés. Car peu à peu, au fur et à mesure de l'avance des pionniers, de l'allongement et de l'élargissement des pistes, de la découverte des défilés entre les falaises rocheuses, l'aventure s'est épurée.

Les voyageurs n'ont bientôt plus aucun ballot de marchandises à transporter. Ils ne se soucient plus de s'enrichir par le commerce des fourrures. Ayant rompu avec leurs semblables, ils se sont voués, soutenus par une sorte de mystique, à la recherche scientifique, sans trésor au bout, qui ne laisserait pour les chefs, peut-être, qu'un nom inscrit dans la longue liste d'un index chronologique. Et le secret des Montagnes Rocheuses étant découvert, le passage du nord-ouest devient exclusivement une aventure marine, à tel point que l'Angleterre offre une prime au *navire* qui, le premier, passera d'un océan à l'autre en doublant le nord de l'Amérique.

La recherche durait depuis des siècles sans que se fût éteinte la fièvre dont Amundsen brûle lui-même.

L'ouverture du poste n'est pas close, et le matelot entend venir de loin ses camarades. Ils ont bu, chantent et se bousculent.

— Roald, pourquoi n'es-tu pas descendu à terre avec nous ?

Levant la tête, Amundsen montre un regard d'halluciné.

— A quoi penses-tu, Roald ? il y avait nombreuse compagnie de marins marchands à terre, ce soir. Nous avons eu une belle bagarre. Si tu étais venu avec nous tu nous aurais donné un coup de main.

La compagnie était nombreuse aussi au nord du continent américain. En deux heures le jeune matelot avait fait connaissance plus complète avec John Ross, Parry, Richardson, Barry, Scoresby.

Que ce fût avec l'un ou l'autre, il avait dû toujours revenir en arrière. Un navire s'était brisé sur les rochers, un autre avait été broyé par les glaces ou si sérieusement endommagé qu'il avait dû être abandonné. Ou bien, après avoir cheminé lentement, été après été, après avoir franchi malgré la banquise un corridor entre deux terres, puis un deuxième, puis un troisième — et entre chacun on hivernait — s'était-on trouvé au fond d'un golfe qui semblait être le bout du monde, et tout espoir d'aller plus en avant était perdu. Les cadavres des hommes tués par le froid, le scorbut, la faim, la folie, jalonnaient les routes de l'aller... et du retour.

« Il n'y avait donc pas de communication possible », se demandait Roald. Des baleiniers venus par Béring travaillaient sur la côte de l'Alaska. D'autres, ayant franchi Baffin, pêchaient dans North Water. Et entre eux, un dédale, un labyrinthe dont personne encore n'avait percé le secret.

Mais voici l'Anglais John Franklin. Il est tout près de la soixantaine et il a passé vingt ans de sa vie dans les glaces. Deux fois il a attaqué le passage par la terre, après avoir traversé des lacs inconnus, escaladé des monts, franchi des fleuves. Il a armé deux navires, l'*Erebus* et la *Terror*, embauché un équipage nombreux, comme s'il fallait être en force pour vaincre. Il a quitté l'Angleterre le 26 mai 1845, et son dernier message personnel a été envoyé de l'île des Baleines.

Quelques mois plus tard, le patron du *Dannett*, rentrant au port, rapporta qu'il avait aperçu les bâtiments de Franklin dérivant avec les glaces à l'entrée du détroit Lancaster.

Roald en était là lorsque ses camarades rentrant

) Henry Larsen, sergent de la Police montée canadienne, mplit en 1940-1942, avec sept compagnons, à bord d'un sloop 30 mètres de long, le premier passage de l'ouest à l'est, de couver à Halifax. En 1944 il rentra par la même voie à couver. La Police montée canadienne utilise aujourd'hui des tes et des avions.

de terre l'ont secoué par l'épaule. « Que lis-tu de si passionnant ? »

Ils jetaient leurs bottes à travers le poste et faisaient craquer les couchettes en s'allongeant. « Dors, toi aussi, Roald. Demain nous reprenons la mer. »

Dormir ? Mais toute l'expédition Franklin a disparu. On ne reçoit plus aucune nouvelle. Les navires se sont évanouis. Quinze ans s'écoulent avant que l'on ne découvre un rapport de Gore, l'un des lieutenants du grand explorateur anglais, qui donnait des indications sur la route des navigateurs et révélait comme ils avaient, les premiers au moins, péri.

Au delà de Lancaster les navires avaient mis le cap au nord et s'étaient engagés dans le canal Wellington. La glace les avait obligés à suivre la côte ouest de Cornwallis et ils avaient hiverné dans l'île Beechey.

L'été suivant ils n'avaient pu que peu naviguer, à la merci des vents, des courants et de la dérive des glaces. Surpris par un nouvel hiver, ils avaient été rejetés vers le sud, au centre d'une eau figée, au large de la Terre du Roi-Guillaume.

La nuit arctique et le froid ne les avaient pas empêchés de travailler, et ils se savaient tout près d'eaux déjà reconnues. Si le ciel leur avait été favorable ils auraient — peut-être — l'été suivant, pris la route de Béring. Mais l'été suivant il n'y avait pas eu de débâcle.

La mort avait fait son apparition, emportant Franklin et vingt-quatre hommes épuisés par deux ans de lutte.

Gore avait pris le commandement et, pour la troisième fois, la nuit hivernale et le froid avaient enfermé les équipages dans les navires immobilisés, qu'il avait fallu quitter au printemps pour ne pas mourir de faim, les cales étant vidées. Franchissant à pied les détroits, escaladant les îles, ne s'arrêtant que pour dormir et que pour enfouir dans leur cercueil de glace les hommes qui tombaient, ils s'étaient dirigés vers le continent, vers les rivages inhabités et désolés du Canada. Tous avaient péri.

— Eteins la lampe, Roald, et laisse-nous dormir.

Amundsen se saisit d'un fanal-tempête et va s'asseoir sur le pont.

En 1859 seulement, l'Irlandais Mac Clintock avait découvert le rapport que Gore avait écrit en abandonnant les navires, et grâce à ce document — le lieutenant de Franklin ayant indiqué qu'il se dirigerait avec les survivants vers le fleuve des Baleines — grâce surtout aux pierres entassées sur les tombes, il avait retrouvé la route suivie par les malheureux.

Franchir le passage était-il humainement possible ?

Amundsen mouche la mèche du fanal, tourne une page et tombe sur l'extraordinaire histoire de Mac Clure, qui, lui, était allé d'un océan à l'autre par l'archipel nord-américain, mais dans de telles conditions que, si on lui avait versé le prix de 250.000 francs (1), le passage du nord-ouest par mer demeurait à découvrir et à franchir.

Mac Clure explorait les mers boréales depuis vingt-quatre ans. En 1848, avec James Ross, il avait déjà recherché Franklin en partant de la baie de Barrow, en Alaska, baie que fréquen baleiniers venus du Pacifique. Il avait été ceux qui avaient reconnu l'île Banks et l' toria.

Deux ans plus tard il s'était engagé s ordres de Richard Collinson, qui dirigeait *prise*, tandis que lui-même prenait le com ment de l'*Investigator*.

Bien que les instructions fussent de navi conserve, dès l'appareillage de Cork, le 11 m Mac Clure, faisant bande à part, s'était lan le sud. Car le projet de l'expédition, dont était encore l'éclaircissement du mystère F était d'aborder l'archipel nord-américain détroit de Béring.

L'*Investigator*, meilleur marcheur que *prise* ou plus habilement commandé (Ma avait déjà suivi cette longue route), pr l'avance et disparaît au delà de la li l'horizon.

Vingt-sept mois après le départ de l'*Inve* de Cork, Bedford Pim, lieutenant de Sir qui se trouvait en reconnaissance (en un po précisé) dans les parages de l'île Banks, quelques hommes, des « blancs » certainem sant la glace pour y déposer un corps. Pim cha et reconnut Mac Clure.

L'Irlandais raconta son aventure. Sa navigation par le cap Horn, la côte du P Béring, la baie de Barrow et la Terre de l'avait conduit à un profond détroit qu' nommé Prince de Galles. Explorant cet d'eau et en établissant la carte, il s'était dir l'est et le sud et avait eu la surprise de se dans l'immense sound de Melville *déjà par des navigateurs venus de l'Atlantique.*

Le passage par mer au nord de l'Amériq donc possible, et l'*Investigator* l'aurait sans franchi si l'hiver ne l'avait immobilisé l suivant fut si rigoureux que la débâcle ne libéra que quelques canaux, et Mac C réduit à de courtes navigations en canot courses sur la banquise qui avaient le do d'étudier la région et de ravitailler l'équipag rennes et chèvres à musc ne se risquent q ment et en petit nombre à de si hautes l lorsque les tempêtes de neige bouleversent quise fragmentée. La famine s'était installé de l'*Investigator*.

L'été suivant avait été aussi rude. Le n'avait pu être dégagé. Des hommes mo « Nous sommes en train de rendre les devoirs à l'un d'eux », conclut Mac Clure

En une course de vingt-huit jours par l de Barrow (1), Bedford Pim conduisit Ma et ses compagnons épuisés à Sir Edward chef d'une importante expédition organis dernière — par lady Franklin en vue de r son mari.

Belcher, porteur d'instructions précises les recherches avaient été vaines, décida donner l'*Investigator* et deux de ses navires, et avec le seul *North Star* reprit d'Angleterre, par où il était venu, *p* emmenant à son bord Mac Clure qui ét *par l'ouest*, le seul homme qui eût bouclé l autour du continent américain.

(1) Bien que le prix fût destiné à l'homme qui franchirait le passage avec un navire, comme il a été dit.

(1) Ne pas confondre avec Barrow en Alaska.

*ais l'*Investigator *n'avait pas franchi le passage nord-ouest.* (1)

S POLES MAGNÉTIQUES

OALD manœuvre la barre du phoquier qu'une forte brise par le travers emporte vers le nord-ouest. Quitter l'embouchure de la rivière Humber a été pénible. Sous l'avalanche des embruns il a fallu longtemps tirer des bordées avant de se trouver z dégagé de la terre pour prendre une route allèle à celle-ci.

ue comptent quelques heures si l'on pense aux lards qui, partis d'Angleterre, doublaient le Horn avec le but de s'engager trois, quatre s plus tard dans l'Arctique ?

n jour — mais en quelle année se situe ce r ? — il a découvert que son projet a plus mpleur qu'il ne croyait. S'il franchit le passage nord-ouest ce sera un bel exploit, vraiment. De s il aura travaillé à compléter la carte de cette ion et apporté pas mal de matériaux nouveaux chercheurs.

l y a autre chose ; scientifiquement, l'archipel d-américain a plus d'importance que le pôle d ou le pôle sud.

Roald ne perd pas de vue la rose des vents dans coupe, à un pas devant lui.

Une étoile marque le nord, et ces fous de mate-s, pense-t-il, se plaisent à croire qu'elle est un mbole, qu'il y a un rapport entre elle et l'étoile aire presque immobile et comme suspendue dessus du pôle boréal.

Ces fous de matelots — ils ont bien autre chose faire — ne se penchent jamais sur la carte que patron étale parfois sur la table de la minuscule mbre de navigation et sur laquelle une flèche, partant de quelques degrés d'un méridien, est cée, avec ces mots : déclinaison magnétique. Ils prêtent pas attention au calcul de la variation quel se livre le capitaine, juste après avoir relevé point précis de l'horizon où vient de surgir ou disparaître le soleil.

L'étoile de la rose des vents est en quelque sorte, dit Amundsen, les yeux fixés sur elle, la polaire gnétique. L'autre, dans le ciel, la polaire mathé-tique, marquant le point par où passerait le pivot monde si la terre ne tournait pas librement s l'espace.

Si l'on suivait cette étoile de la rose des vents, si se dirigeait sans calcul de variation vers ce nord la boussole — en admettant que la route soit re — c'est le pôle magnétique que l'on attein-it, *c'est quelque part dans le passage du nord-st que votre course vous conduirait.* Et là il se oduirait — il se produit — un phénomène qui paraîtrait étrange : l'aiguille *s'inclinerait* et prendrait, si elle en avait la possibilité, la position verticale, la pointe aimantée en bas.

Colomb — Amundsen avait-il appris ce certain jour X ? — naviguant vers ce qu'il ne croyait pas être l'Amérique, avait mesuré l'écart angulaire entre le nord mathématique et le nord magnétique et avait constaté que cet écart variait à mesure qu'il avançait vers l'ouest. Parry, en 1820, ayant franchi le détroit Lancaster et d'autres longs défilés tortueux et s'étant avancé dans une baie, avait avec stupeur constaté que sa boussole était devenue folle.

La source de ces phénomènes que les savants appellent magnétisme terrestre et qui est « inconnue dans son essence », avouent-ils, James Clark, en 1831, l'avait située, en ce qui concerne la région boréale, par 70° 50' de latitude et 90° 46' de longitude ouest (Greenwich), c'est-à-dire exactement là où, à dix-sept ans, Roald avait projeté de se rendre.

Il y avait encore, avait appris le garçon, non un seul mais deux pôles magnétiques sud, l'un par 75° de latitude et 130° de longitude ouest, l'autre par 73° de latitude et 14° de longitude est. Là l'aiguille aussi s'inclinait et prenait une position verticale, mais c'était la pointe non aimantée qui se dirigeait vers le centre de la terre.

Cependant toutes ces positions n'étaient pas stables et l'intensité magnétique variait. L'intérêt était donc grand de parvenir à l'un de ces points et d'y séjourner.

Le rêve naïf du jeune étudiant : être le navigateur qui, le premier, passerait à bord d'un navire par le nord de l'Amérique, était devenu ceci : suivre la route prise par James Clark jusqu'à Boothia et hiverner à cette île, où un physicien étudierait les déplacements et les variations du champ magnétique nord ; au printemps suivant appareiller et, si possible, trouver l'eau libre à l'ouest, en faisant œuvre de savant et de géographe.

— Va donc te coucher, Roald. Tu dors à la barre. Tu as passé toute la nuit dernière à lire.

Un paquet de mer a balayé le pont du phoquier.

(1) En 1910 — donc cinquante-six ans plus tard — le patron pêcheur Jarvis, en pêche à Pointe Barrow, monta à bord d'un navire à sec de toile et abandonné. C'était l'*Investigator*, que les glaces avaient libéré. A l'exception des voiles et de certains cordages, le navire était en bon état. De la Terre de Banks à Pointe Barrow, en ajoutant les longs détours imposés par les vents et les courants, une belle course pour un navire sans capitaine et sans équipage.

LE RAID DE NANSEN

N 1897, après quatre ans de navigation dans l'Atlantique-Nord et l'Arctique et de courses à skis dans les montagnes (car le garçon a été soldat), Amundsen, âgé alors de vingt-cinq ans, estima que le temps était venu pour lui d'entreprendre un voyage d'exploration ; mais avant de commander il lui fallait encore obéir ; avant de guider, il lui fallait être guidé.

Quels rires il entendrait s'il annonçait que, simple matelot phoquier, il se proposait de découvrir le passage nord-ouest ! Qui l'écouterait, qui l'aiderait, qui ouvrirait sa bourse pour financer l'expédition ?

D'ailleurs il a une secrète ambition : se présenter, le jour où il se jugerait prêt, devant

Fridtjof Nansen, lui exposer son projet et lui demander son approbation.

Et tel qu'il était, matelot sans aucune expérience des explorations, pourrait-il seulement soutenir le regard de Nansen couvert de gloire ?

Le *Fram* était rentré en Norvège, et de tels exploits avaient été accomplis et une telle quantité d'observations scientifiques rapportée qu'aucun journaliste n'avait osé écrire que l'un des buts de l'entreprise : le pôle nord, n'avait pas été atteint.

L'angoisse avait été grande lorsque le *Fram* s'était présenté pour se faire prendre par les énormes blocs de glace non encore soudés et, encore, lorsqu'il avait fallu le dégager de la banquise en lui ouvrant un passage à la dynamite.

Mais au bassin de carénage où le trois-mâts était entré après trente-huit mois de navigation et de dérive, on avait constaté, pour toute avarie, la perte d'un seul crampon de fer à son étambot.

Autant dire que le long voyage, *pour ceux qui étaient demeurés à bord,* avait été presque sans histoire. Pourvus des meilleurs instruments, navigateurs et savants avaient travaillé absolument comme dans un laboratoire.

Cependant, en mars 1895, une série de calculs ayant démontré que le *Fram,* qui se trouvait alors par 84° 40' de latitude et 102° de longitude ouest (la plus haute position atteinte par un navire) avait cessé de s'approcher du pôle et avait pris une direction nettement ouest, Nansen avait jugé le moment venu de quitter le bord et de tenter le grand raid vers le 90e degré de latitude.

Le 14 mars, avec son lieutenant Johansen, vingt-huit chiens, deux kayacs et trois traîneaux chargés de vivres (cent jours de nourriture pour les hommes et trente pour les bêtes ; celles-ci devant être abattues une à une), il avait fait ses adieux à ses compagnons. Et la petite troupe s'était éloignée.

Trois semaines plus tard les explorateurs se trouvaient par 86° 25' de latitude, et il avait fallu tuer la première bête pour nourrir les autres. Les difficultés de la marche étaient telles, si lente était l'avance sur la croûte de glace et si pauvres leurs réserves qu'ils avaient renoncé à progresser vers le pôle et s'étaient dirigés vers l'archipel François-Joseph. Ils y étaient parvenus au mois d'août, dans les parages de Graham-Bell, dont ils avaient précisé et complété la carte.

Arrêtés par la mauvaise saison, ils avaient hiverné sous une tente de peaux par 81° 25'. Au printemps ils étaient partis vers le Spitzberg. Épuisés, courant maints dangers, ils progressaient péniblement, tantôt naviguant dans les kayacs, tantôt traversant de larges icebergs, tantôt dérivant avec un glaçon, chassant et pêchant pour se nourrir.

Enfin, le 19 juin (1896) ils avaient aperçu un homme, le premier depuis quatre cent soixante et un jours, un Anglais qui avait été débarqué deux ans plus tôt au cap Flora, à quelques milles de là, pour se livrer à des études géographiques, qui les salua, se présenta très cérémonieusement : Mr. Jackson.

Un mois et demi plus tard les deux explorateurs embarquaient à bord du *Windward* venu ravitailler Jackson, qui les amena à Vardö, où ils avaient retrouvé le *Fram.*

Non, Amundsen ne pouvait se présenter devant un tel homme avant d'avoir acquis certains titres.

A BORD DE LA *BELGICA*

La fortune, qui pendar
temps lui fut fa
procura à Amund
référence qu'il rech

Le capitaine mari
de Gerlache organi
voyage dans l'Anta
avec le but no
d'atteindre le pôl
graphique, mais l'un des deux pôles magn
sud, celui que l'on pensait être situé par
latitude et 130° de longitude ouest, et d'y hi

Aucune autre expédition n'aurait pu c
mieux au jeune Norvégien. Une longue ro
mer qui compléterait sa formation nautiq
hivernage dans les glaces (ce serait le p
effectué dans l'Antarctique), des études du
tisme terrestre.

Il posa sa candidature comme officier à b
la *Belgica,* que commandait de Gerlache, et il
qu'elle fut acceptée. Il arriva même qu'Am
fut engagé comme premier officier. L'exp
belge était pauvre, et ceci explique cela. Le
mâts *Belgica* appareilla d'Anvers le 16 août
Pour la première fois Amundsen prenait la
du sud, et dans la dernière partie du long
de l'Escaut à Ushuaïa, en Terre de Feu, le
gien eut le loisir de faire ample connaissanc
un singulier homme qui avait embarqué
de-Janeiro, l'anthropologiste et chirurgien
yorkais F. A. Cook. C'était un beau parleur
docteur Cook, un homme plein d'imag
(cependant il n'en eut pas assez dans c
occasion), et dans la pénombre du carré ou
cabine (il n'y avait pas assez de lampes à
à bord) Amundsen l'écoutait avec plaisir
des explorations conduites par Peary, dont
avait été le compagnon en 1891 et 1892, du
de Melville et des fjords plus au nord. Ils
réussi à aborder le continent groenlandais a
de la baie Inglefield et, avec quatre traîne
douze chiens, ils avaient escaladé et franc
cols à 1.500 mètres d'altitude, d'où ils
descendus vers les bassins de Kane et de
Sound.

Dans les parages de la Terre de Feu, Roa
nuit et jour avec de Gerlache par la cond
navire, dut espacer ses visites à l'anthropo
américain. Le trois-mâts luttait pour s'app
de la terre contre le puissant vent d'oues
l'une des mers les plus dures du mon
Amundsen, bien que ce fût la première fo
eût à commander les manœuvres d'un voi
cette importance, eut maintes occasions de
la maîtrise acquise en trois ans de navigatio
l'Atlantique du Nord et l'Arctique.

Mais après l'escale à Ushuaïa, la *Belgic*
mis le cap sur les Shetlands du Sud, An
n'eut plus le loisir d'aller s'asseoir dans l'or
cabine du docteur.

Il fallut tout de suite réduire la voilur
pouvoir seulement gouverner dans une
tempêtes qui ne laissent aucun répit aux h
Dans l'obscurité — et le jour était à peine

ore que la nuit — les bordées se relayaient sur nt submergé par les plus fortes lames, veillant e gréement, sur les quelques morceaux de toile permettaient au navire d'être autre chose he épave.

tempête, qui enleva un matelot, lança la *ica* dans la zone des brumes, cet immense oit de Drake, large bande de mer entre l'Atlan- du Sud et l'océan Antarctique à laquelle les raphes ont voulu donner un nom comme pour ix marquer la frontière entre le monde de la humaine et celui de la mort et du silence.

Norvégien passa ses journées balancé dans le nneau » à la pointe du mât, vraiment tout seul, . perdu, unique être humain dans le ciel, rait-il croire, car souvent il n'apercevait même la voile au-dessous de lui. Mais dans les ircies il aurait pu distinguer la silhouette tomatique des icebergs, s'il s'en était présenté.

a *Belgica,* voilier lourdaud, qui subissait les nes sans pouvoir s'en dégager, qui accusait les ps que lui portaient les gros temps, avait quitté ers au mois d'août et appareillé de la Terre de en janvier (1898), ne se trouva dans les parages Shetlands du Sud qu'au mois de mars.

e navire laissa loin dans l'est les îles de éphant et de Clarence, passa au grand large de ingstone, mais reconnut Smith et l'île Basse et rrit sur Brabant. Il rectifia les coordonnées de Biscoë et se trouva alors dans l'ouest de la rre de Graham, à l'entrée d'eaux mal connues portaient le nom de golfe d'Hughes.

précédé par une chaloupe commandée par undsen, de Gerlache s'y engagea prudemment, geant des falaises abruptes coupées d'étroites ées.

t l'eau s'ouvrait toujours devant la *Belgica,* que tait une longue houle grise, tandis que des çons de petite taille dérivaient et que des milliers grands oiseaux marins piaillaient et tournoyaient dessus de cet autre grand oiseau de mer qui vançait silencieusement.

Aller ainsi de l'avant dans l'inconnu, trouver sse à brasse au-dessous de soi une eau toujours ez profonde était passionnant. Amundsen pen- t à une découverte... que peut-être il ferait, à un re passage.

La nuit venue, la *Belgica* mouilla, la chaloupe oignit le bord et Amundsen s'assit au carré re de Gerlache et le docteur Cook. Les trois mes n'osaient pas parler, car peut-être demain présenteraient devant l'étrave les rochers qui maient le *golfe* d'Hughes.

A l'aube suivante Amundsen lançait de nouveau sonde, et les avirons attaquaient l'eau. Et les aises s'écartèrent ; *le golfe n'avait pas de fond.* chef de l'expédition écrivit sur la carte : roit De Gerlache.

On ne donne pas son nom à une voie d'eau couverte si on l'a seulement traversée. La *Bel-* s'embossa dans un abri et, sous la direction de Gerlache, Amundsen se livra à des études qu'alors ignorées ; tracer des lignes de sondages, culer des distances et des angles, porter ces nes de sondages et ces mesures sur un plan.

Sous les rafales du vent déjà hivernal, sous les averses de neige, entre les glaçons plus nombreux il courait le *détroit* d'une rive à l'autre, accostait la terre, escaladait les falaises et, la nuit venue, s'asseyait, affamé, au carré.

« L'affaire commence bien, pensait-il. Si elle continue ainsi je pourrais au retour me présenter devant le maître du *Fram.* »

Enfin le jour arriva où le trois-mâts franchit le détroit De Gerlache et poursuivit la route vers le sud. Maintenant, il s'agissait d'atteindre ce pôle magnétique — l'un des deux — par 75° de latitude et 130° de longitude ouest.

Quelques jours plus tard, au nord de l'île Adélaïde, découverte en 1832 par Biscoë, le cercle polaire antarctique était franchi. Les navigateurs avançaient avec plus de vigilance encore, car la carte, ponctuée d'îles aux contours à peine indiqués, devenait de plus en plus imprécise. Après plusieurs jours d'une navigation mouvementée, ils se trouvèrent devant la Terre Alexandre-Ier, que, soixante-quinze ans plus tôt, von Bellingshausen avait aperçue mais mal située.

Au delà, que se présenterait-il devant l'étrave du trois-mâts ? Un rocher ou la muraille de glace — la barrière — qui défendait la route du pôle sud ?

Des hommes veillaient sur le gaillard, un autre à la pointe du mât, dont le regard cherchait à percer le mystère de l'eau devant le navire, et qui, par leurs cris, signalaient les fragments de la banquise dérivants.

Souvent, pour les éviter, il fallait mettre en panne ou manœuvrer dans une lourde mer et avec un vent qui soufflait en rafales. Les nuits déjà étaient angoissantes, et les hommes de repos, les bottes au pied de la couchette, le manteau suifé à portée de la main, s'allongeaient sans se défaire des vêtements durcis par le sel.

De Gerlache avait mis le cap à l'ouest. Du moins, parmi les rochers de glace entre lesquels il naviguait, s'efforçait-il de se tenir à ce cap, tâchant de gagner le 130e degré de longitude ouest.

Sa latitude variait, selon les incidents de la navigation, entre le 72e et le 73e degré de latitude... Peut-être aurait-il dû se montrer plus prudent, ne pas s'approcher si près — tant qu'il n'aurait pas atteint le méridien recherché — du piège qui le menaçait.

Février passé, l'automne antarctique était là, époque où la mâchoire commence à se refermer sur ceux qui s'y sont engagés. La *Belgica* naviguait dans un labyrinthe de blocs de glace qui d'un lent mouvement se resserraient et que, bientôt, le froid souderait entre eux.

Pour Amundsen, les échecs des marins qui avaient vainement tenté de passer par le nord de l'Amérique d'un océan à l'autre s'expliquaient mieux.

Il arrivait qu'à la tombée de la nuit l'eau fût libre, mais à l'aube suivante la toute petite *Belgica,* perdue, dominée, au fond d'une vallée lunaire, semblait-il, était cernée par des icebergs hauts parfois de plus de 400 mètres.

Ce que tous redoutaient se produisit. Cerné de trop près, le trois-mâts ne put manœuvrer et s'échapper. Le passage dans lequel il s'était engagé devint une impasse qu'un bloc de glace ferma complètement. Le 10 mars 1898 la *Belgica* était prise à soixante degrés de longitude du point qu'elle s'était fixé comme but.

LE PREMIER HIVERNAGE DANS L'ANTARCTIQUE

D'ABORD il fallut défendre le navire, et ce n'était pas le *Fram*. On ne lui avait pas donné une forme en « savonnette », qui lui aurait permis de glisser et de demeurer posé sur la glace.

On fit des estacades. On tendit autour des filins et des chaînes soutenus par des barriques. On entoura la coque de la plus épaisse ceinture de bois que l'on put former. Le trois-mâts était cependant à la merci d'un frisson de la barrière de glace et aurait pu être pulvérisé comme une noix par un marteau-pilon.

Avec des moyens réduits, un matériel qui datait, des appareils insuffisants (ce que Nansen appelait un fatras inutilisable), les explorateurs se mirent au travail. Amundsen était venu pour cela : apprendre à observer minutieusement, patiemment, à chaque heure. L'état du ciel est étudié, les températures ; la puissance et la direction des vents sont notées, et il serait bien étrange que ces vents qui ont glissé sur des glaciers de plus de 4.000 mètres d'altitude, qui se sont heurtés à des volcans de l'importance de l'Etna ne soient pas chargés de sens.

Mais, si certains de ces volcans ont été approchés, l'existence des glaciers au sud n'est que présumée. On sonde, et ces sondages, ajoutés à ceux de la *Belgica* alors qu'elle s'approchait de la barrière, à ceux encore effectués par des explorateurs précédents, qui révèlent des profondeurs toujours moins importantes en avançant vers le sud, signe d'un fond qui se hausse peu à peu, confirment la supposition déjà bien étayée que le pôle sud est situé sur un continent.

Des poussières, des débris de mousses et de lichens, jusqu'à des insectes morts apportés par les oiseaux, sont recueillis sur la glace, et tout cela, étudié, sera l'objet de discussions entre savants.

Les calculs astronomiques indiquent un déplacement de la *Belgica*, c'est-à-dire du pack-ice. Nouvelles observations à faire : dans quelle direction et à quelle vitesse ? Et ce déplacement est-il régulier dans sa direction et sa vitesse ? Nouvelle confrontation d'idées : à quoi est dû ce mouvement et peut-on le lier à d'autres phénomènes ?

Il se trouve que cette dérive rapproche la *Belgica* de ce pôle sud magnétique, but non atteint. Elle est si lente qu'en onze mois vingt degrés de longitude seront seulement franchis, mais elle est suffisante pour donner plus d'intérêt aux études du magnétisme.

Roald Amundsen, pour ses débuts, aurait difficilement trouvé mieux.

Le 17 mai, alors que sous d'autres latitudes les rosiers sont en fleurs, le soleil ne surgit plus à l'horizon. Pour la première fois des hommes allaient affronter la nuit polaire antarcti Amundsen était l'un d'eux. Il était voué à précurseur.

Travailler encore, mais d'une manière pl treinte. Autour du bâtiment sans vie — se la glace, qui craquait sans frémir comme fois dans le passé sous les coups du vent, bo qui risquait de se rompre à tout instant — dait une hallucinante profondeur d'obscurit

Les hommes ne pouvaient s'éloigner au la portée du fanal hissé à une drisse, et lo le faisaient, lorsque Amundsen fut contrain faire, ils marchaient avec au cœur la angoisse de ne plus retrouver la base.

L'inconnu, car vraiment alors l'Antarctiq inconnu, et l'isolement, car jamais enco hommes plongés dans l'obscurité d'un hiver ne s'étaient trouvés si éloignés de toute vie tèrent rapidement les navigateurs.

La *Belgica* était une pauvre lumière au de milliers de kilomètres carrés de nuit mor de lampes à bord, et le pétrole devait être n Deux douzaines d'hommes nourris de cor mal chauffés, se serraient autour de la ta coudes sur le bois, se regardant, écoutant et tant au moindre craquement de la coque.

Un matelot ne quitta plus sa couchette. I autre.

On s'aperçut qu'un homme ne bougeait était mort, terrassé par le scorbut, sans dout abattu parce que son cœur avait été trop pour résister à l'angoisse sourde de la nuit a Un trou fut creusé dans la glace à quelques du bord. Ce fut le premier cadavre autour dans l'obscurité antarctique, des hommes p

Puis le lieutenant Danco, chargé des obser météorologiques, succomba.

Amundsen interrogea le docteur Cook.

— Que faut-il faire pour sauver les autr

— Leur procurer de la viande fraîche, c vivant.

Peu après le Norvégien et l'Américain qu le bord et s'enfonçaient dans l'obscurité. sen, fort de son expérience de chasseur de et de lions marins, sut où guider Cook.

Ils approchèrent de la *Belgica*, retrouvée la boussole, traînant un phoque dont perso voulut. « Vous y viendrez. » Ils se restaurè reposèrent, enfouirent dans la glace ce qui de l'animal et repartirent.

Jour à jour — mais peut-on encore, lor soleil ne se montre pas, diviser le temps e nées ? — une réserve de viande fraîche s'ac à quelques pas du trois-mâts. Et il arriv malade consentit à boire une bolée d'huile de phoque et à mordre dans un rôti de Puis un deuxième, puis un troisième. Ils sauvés et quittèrent leur couchette.

Au début de juillet tous allaient mieu certaines heures ils se tenaient sur le pont de de Gerlache, les yeux fixés sur l'obscu pour un court instant s'éclaircissait. Ce qu'une aube qui avortait.

Elle fut un jour suivie d'un semblant qui rosit la glace. Les hommes de la *Belgi* sèrent des cris de joie. Le 21 juillet, l'énorme boule rouge du soleil apparut pou raître presque aussitôt, ils surent qu'ils é

nt à la banquise et que de nouveau le trois-
navi guerait.
e ne fut que beaucoup plus tard. Le printemps
été passèrent sans que de Gerlache parvînt à
ger son navire. Déjà l'angoisse broyait le
r de chacun ; aucun matelot n'aurait résisté à
nouvel hivernage, et les vivres de conserve
naient rares. Cependant, le 14 février 1899,
s onze mois d'immobilité, la *Belgica* flottait.
uatorze jours plus tard, ayant encore traversé
ne des brumes et le détroit de Drake, frontière
e deux mondes, elle entrait par le sud dans
des nombreuses passes de Magellan et mouillait
s le port de Punta-Arenas.

« SI VOUS N'ÊTES PAS CONTRE MOI... »

Lorsqu'il débarqua à Oslo, au cours de l'été 1899, Amundsen était fermement résolu à préparer l'expédition à laquelle depuis si longtemps il pensait. Mais il lui fallait obtenir les moyens de monter l'entreprise.

La presse, qui avait até le voyage de la *Belgica*, avait cité son nom. s journalistes d'Oslo l'interrogeaient. « Racon--nous ce qui s'est passé. On dit que vous avez rn la glace durant la nuit australe pour ravi-er l'équipage. » Lorsqu'il passait sur le port capitaines le saluaient. « C'est Roald Amund-, qui, il y a quelques années, cherchait un barquement. Il était le second de de Gerlache. » s matelots, anciens compagnons de poste, l'accos-nt. « Eh bien, Roald. Comment est l'hiver là-. de l'autre côté du monde ? »

l désirait plus que jamais l'appui de Nansen, , rentré d'une série de conférences en Europe aux Etats-Unis, venait d'être nommé professeur zoologie à l'Université d'Oslo. Le solliciter et ser l'obtenir lui paraissaient être aussi présomp-ux que d'envisager la réussite du passage du d-ouest.

l devait prendre son temps, élaborer le plan utieusement, dans ses moindres détails, avant me de se présenter devant Nansen, afin de pou-r répondre à toutes les questions que poserait rand explorateur.

'ailleurs rien ne pressait. Si l'on parlait encore Suédois Andrée, qui juste un mois avant le art de la *Belgica* pour l'Antarctique avait quitté Spitzberg... en ballon... pour s'approcher le plus sible du pôle, on le considérait comme perdu. undsen n'avait pas été étonné d'apprendre à son ur qu'une seule de ses bouées et qu'un seul de pigeons (abattu d'ailleurs par un chasseur) ent été retrouvés.

obert Edwin Peary, l'homme dont le docteur k avait été le compagnon, explorait toujours terres du nord du Groenland, d'Ellesmere et de nt. Son but était bien connu : le pôle. Et Otto rdrup, le compagnon de Nansen, recherchait le *Fram* les limites nordiques du Groenland.

Mais là-bas, dans les parages de l'archipel nord-américain, à l'exception de quelques « terriens » isolés qui reconnaissaient les rivages continentaux et l'embouchure des grands fleuves, et, bien entendu, des baleiniers venus de l'Atlantique et du Pacifique, dans le nord de la mer de Baffin et du côté de Pointe-Barrow il n'y avait personne. Aucun concurrent n'était sur la route, Amundsen pouvait travailler à loisir à son projet.

Il était résolu à partir avec seulement quelques hommes, à bord d'un bâtiment de petit tonnage et de faible tirant d'eau, chargé de vivres pour cinq ans.

Un tel bâtiment tiendrait-il les grosses mers et résisterait-il à la pression des glaces ?

Le matelot qui pendant trois ans avait battu l'Atlantique du Nord et l'Arctique, connaissait les qualités nautiques des phoquiers.

Quant à l'encerclement par les icebergs, il était plus facile de l'éviter avec un petit navire bien maniable qu'avec le trois-mâts *Belgica*.

*

Nansen travaillait.

La somme considérable que lui avait versée le *Daily Chronicle* pour être le premier journal à publier le récit du voyage du *Fram* et de l'extraordinaire course sur la banquise, il la consacrait à l'édition des travaux de l'expédition. Cependant il trouva le temps de recevoir et d'écouter Amundsen.

Car le jour est venu où l'ancien matelot phoquier s'est jugé prêt à rencontrer le grand homme du Groenland et du *Fram*.

Oui, Roald Amundsen, dont les journaux ont parlé, le second de de Gerlache, qui a hiverné dans l'Antarctique. Et tout de suite un assaut de questions auxquelles il faut répondre vite et avec précision.

Quels travaux ont permis d'établir la carte du détroit qui maintenant porte le nom du navigateur belge ?

Comment de Gerlache s'est-il fait prendre par la barrière de glace si loin du but qu'il s'était fixé ?

Quels instruments d'étude possédait le trois-mâts ? A quelles observations s'est-on livré ?

Amundsen ne peut être pris de court. A bord de la *Belgica* il n'était pour tous que le premier officier, mais il a travaillé comme le futur chef du passage du nord-ouest.

Il est amené à raconter l'emprisonnement de onze mois dans la barrière de glace, la nuit australe de près de neuf semaines, les souffrances des hommes, paralysés par l'angoisse et la maladie, ses chasses dans l'obscurité avec le docteur Cook pour rapporter à l'équipage de la viande fraîche.

Nansen n'interroge plus, mais écoute et regarde *l'homme* devant lui, cet homme pétri d'audace et de volonté, autant que lui-même et ses propres compagnons.

Mais qui est-il ? Quelles sont son origine et sa formation ?

— Fils d'un petit armateur de fjord d'Oslo, étudiant en médecine qui a quitté l'école pour, comme matelot, apprendre le métier de navigateur à bord de baleiniers et de phoquiers.

— Pourquoi ?

Va-t-il oser répondre ? Va-t-il oser avouer à

Nansen qu'il projette de partir à la découverte du passage du nord-ouest ?

Il est venu pour cela, et brutalement, comme si c'était quelque chose de honteux, il le dit. Cependant, tout de suite, comme pour incliner le savant à l'indulgence, Amundsen ajoute que s'il parvient à la Terre du Roi-Guillaume il y hivernera avant de pousser plus avant vers l'ouest, afin d'étudier les influences du pôle magnétique.

— J'étais dans la foule de ceux qui vous acclamaient en 1889, à votre second retour du Groenland, et déjà je pensais au passage du nord-ouest.

1889. Nansen avait vingt-neuf ans, l'âge même de ce garçon qui se tient devant lui, et le raid qu'il venait alors d'accomplir n'était guère moins audacieux que l'expédition à laquelle songe cet ancien étudiant en médecine devenu matelot puis officier sans diplômes, qui a, durant l'hiver antarctique, sauvé un équipage.

— Oui. Mais de quelle manière vous proposez-vous d'aller à la Terre du Roi-Guillaume et de pousser au delà si possible ?

— Avec un bateau phoquier et une poignée d'hommes.

— Pourquoi ?

Amundsen expose les causes qu'il a trouvées aux échecs qui depuis des siècles se comptent par le nombre des cadavres laissés dans les glaces de l'extrême Nord américain; trop d'hommes à nourrir et des navires trop importants. Une telle lucidité, une telle fidélité au projet formé au temps de l'adolescence, une telle volonté, une telle énergie ébranlent le savant.

— Que me demandez-vous ?

— Si vous n'êtes pas contre moi, vous serez avec moi.

Nansen ne réfléchit que quelques secondes. Ce garçon, s'il ne réussit pas, ne peut qu'échouer honorablement. Lui-même n'a-t-il pas échoué d'une telle manière dans la conquête du pôle nord qu'il est devenu l'un des explorateurs les plus célèbres ? Pour un homme de qualité, la tentative poussée jusqu'à la limite des possibilités vaut la réussite.

Qu'Amundsen essaie donc. Et comme s'il voulait le soumettre à une épreuve, Nansen lui conseille d'aller à Hambourg demander au professeur Neumayer, le meilleur spécialiste en cette science, de le former plus complètement aux observations magnétiques.

LE *GJOA*

Le fait qu'Amundsen ait hiverné au delà du 70e degré de latitude sud et qu'il se propose de découvrir le passage du nord-ouest n'intéresse que peu Neumayer, mais que ce même garçon ait passé un hiver dans l'Antarctique à noter des observations magnétiques et ait fait le projet de séjourner avec le même but dans les parages de la Terre du Roi-Guillaume l'enthousiasme.

Pendant six mois il le fait travailler et au moment du départ l'embrasse.

En 1901 Amundsen se trouve à Oslo, oc rassembler les premiers fonds. Il met dans ture tout ce qu'il possède ; 10.000 cou affirment les uns, 60.000 prétendent les autr sont sa part de la fortune de son père. Ses qu'il a convaincus, en font autant. Quelque ouvrent leur portefeuille.

Mais on ne sait quelle somme possède Am lorsqu'en 1902 il s'embarque pour T Qu'importe? Elle est suffisante pour ce que pose le navigateur dans l'immédiat: acheter u ment de faible tonnage et bien maniable, cap tenir tête aux grosses mers et de supporte défendu, la pression des glaces.

Et le matelot qui a chassé la baleine et le sait qu'il le trouvera dans le grand po pêcheurs, au delà du cercle polaire arctiq lui propose le *Gjöa*, cotre de 47 tonnes 22 mètres de longueur ! Il tourne autou l'étrave et l'étambot. Il monte sur le pont la main sur l'épais mât très élevé qui peut un hunier. Il lit sur la plaque de cuivre in dans la barre : 1872.

L'année de sa propre naissance. Le nav et le navire ont trente ans. Jeunesse pour l'h Vieillesse pour le navire. Pour celui-ci, trente ans de mer.

A Borge, Amundsen en a vu de plus vie bourlinguaient encore, dont les membrures solides, qui ne faisaient pas eau, que l'on vait se résoudre à délaisser, car, plus richesse, un navire est un être chargé d'ur

Celui du *Gjöa* est riche : la pêche au puis la chasse au phoque. Amundsen pa journées à bord, sonde le bois, éprouve la tance de la mâture, essaie le bâtiment au Est-ce avec celui-ci qu'il tentera le passage décide, discute le prix et paie.

Il est le maître du *Gjöa*. Il en tiendra la Il sait bien quel cap il lui donnera.

Il amène son navire dans un coin du l'abat en carène. Le fils du patron du chan Borge sait calfater une coque après l'avoir Puis, ayant fait sauter un bois pourri, i l'herminette pour en tailler un autre. On rire et parler seul.

L'été venu, Roald appareilla et lança dans l'Atlantique vers le nord. Ce fut une longue course dans les lumineuses lames. « toi qui me conduiras dans le Pacifique ? »

Ce ne fut qu'au printemps 1903 qu'Am après une autre belle course — mais vers le amena à Oslo le cotre tout à fait remis

Il lui fallait encore beaucoup d'argent, se doutait pas que le *Gjöa* ne lui facilite la besogne. Les bourgeois sollicités et am quai regardaient à leurs pieds la modeste de pêche que les long-courriers écrasaient masse.

— Est-ce avec ce joujou que vous allez lancer dans la mer de Baffin ?

Sa volonté, son énergie, son voyag de Gerlache, le patronage officieux de surtout, lui valaient cependant des dons prêts. Il acheta et plaça un moteur Dan de vaux, qui permettrait au bâtiment de se plus rapidement des glaces et lui éviterait contraire de courir de trop longues bor aménagea une cale pour le combustible

'e, beaucoup plus vaste, qui devait recevoir des ivres pour cinq ans ».

es journaux qui avaient raconté sa visite à sen annoncèrent qu'Anton Land, Helmer ssen, navigateurs des mers glaciales, et Henrik lström, qui avait accompagné Otto Sverdrup îles Amund et à la Terre du Roi Christian, ient accepté d'embarquer à bord du *Gjöa,* et ce même Otto Sverdrup, commandant du *m,* lui avait cédé des chiens.

ussitôt des souscriptions particulières s'organi- nt et un nombre appréciable de couronnes bèrent dans les poches du tenace garçon et permirent d'installer deux postes confortables il n'avait pas oublié la leçon de la *Belgica*), heter des voiles, des filins de rechange, des es de bois pour la réparation des avaries pro- les, des grappins et des chaînes de remplace- nt, des instruments de bord : sextant, théodolite chronomètres, les appareils de mesure dont il ait besoin si seulement il atteignait le pôle nord gnétique, des armes, du combustible, du pétrole, l'huile et les vivres.

es six chiens esquimaux hurlaient sur le pont, le rôle était au complet, sur lequel on lisait les ns de la « poignée d'hommes » :

Roald Amundsen, chef de l'expédition ;

Golfred Hansen, officier des montres, astronome, ologue et photographe ;

Anton Lund, premier lieutenant ;

Peter Ristved, mécanicien et météorologue ;

Helmer Hanssen, 2nd. lieutenant ;

Juel Viik, chargé des observations magnétiques ;

Henrik Lindström, cuisinier.

Dans la nuit du 16 au 17 juin (1903) les veilleurs s navires voisins aidèrent Amundsen et son uipe à larguer les amarres, et un peu plus tard explosions du Dan éveillèrent les paysans et rs bêtes sur les rochers.

Le *Gjöa,* vieux de plus de trente ans, appareillait Oslo pour le Pacifique par l'archipel nord- éricain.

Un fort vent chargé de grains soufflait de l'ouest; stved stoppa le moteur, focs et grand'voile rent hissés, le cotre s'inclina, prit de la vitesse, ailla la lame et une giclée d'embruns s'abattit r Amundsen à la barre, qui, négligeant d'essuyer au qui ruisselait sur son visage, éclata de rire. ertains hommes cachent ainsi leur émotion.)

Cette eau du fjord possédait, lui semblait-il, une ertume particulière qui, trente et un ans plus , s'était mêlée au lait maternel.

DEUX HIVERNAGES AU OLE MAGNÉTIQUE NORD

D'Oslo à Farwell, au sud du Groenland, le *Gjöa* (47 tonnes et 22 mètres de longueur ; il est bon de rappeler ces chiffres) a à parcourir une route qui, mesurée sur la carte, est de plus de 1.500 milles marins. C'est-à-dire, pour un voilier dont le moteur ne rne qu'aux moments difficiles, une route de 1.800 milles, peut-être. Puis du cap Farwell à l'île Disko on compte encore 600 milles, disons 700 pour ce cotre à hunier.

Tout est bouclé à bord. Des prélarts, qu'ajustent des barres de fer, recouvrent les panneaux. Dans son trou, au-dessous de l'immense aile bleuâtre que l'étrave découpe et que le vent emporte, le timonier, comme un saint dans sa niche, gouverne au vent d'après les voiles.

Le pont résonne sous les paquets de mer, la coque étirée craque et les membrures pressées gémissent. Mais il n'y a pas plus d'eau dans les fonds que normalement, et cette eau est épuisée. A chaque changement de bordée le chef de quart peut écrire dans le journal : pompes franches.

Ayant viré de bord à l'issue de la longue route qui l'a bien dégagé des terres, le *Gjöa* remonte la côte anglaise et écossaise, double les Orcades, mauvais coin truffé d'îlots et d'écueils, avec des mers et des vents qui se contrarient et de puissants courants de marée. Il attaque l'Atlantique du Nord juste avant la saison des cyclones, mais il a le temps de passer.

La vie du bord a plié les sept hommes à son rythme calmant. Autour du navire rien n'existe que l'océan. La terre, avec son mouvement, son bruit, son agitation souvent vaine, sa fièvre, ses luttes, n'est plus qu'un souvenir de moins en moins précis. On songe peu à l'avenir.

Il y a le temps de la veille, celui du sommeil, celui où l'on se retrouve autour de la solide table de bois carrée, sous le regard de Fridtjof Nansen, dont le portrait, encadré par ceux du roi et de la reine, est fixé à une cloison. Toujours aux mêmes heures, Amundsen, Hansen, Lund et Hanssen observent, calculent, estiment, mesurent les distances parcourues, tandis qu'après leur tour de barre Viik est attentif aux déviations du compas, que Ristved s'occupe du moteur et que Lindström cuisine.

Et vingt-quatre jours après le départ d'Oslo tous sont sur le pont à regarder dans le nord-ouest une déformation de la ligne de l'horizon. Lentement, la terre groenlandaise sort de l'eau.

Amundsen s'est donné cinq ans, à peine trois semaines sont passées.

Farwell doublé, le cap au nord, il faudra encore trois semaines et demie pour atteindre Disko, qui est là, à portée de la main, à 600 milles à peine. Mais s'est abattu sur l'étrave un terrible vent qui a amené avec lui une flotte fantomatique de monstrueux icebergs.

Lorsque le vieux *Gjöa* s'amarre à Godhavn, il a déjà mené et gagné une terrible lutte. Les sept hommes sont joyeux.

Des phoquiers, des baleiniers, des Esquimaux en escale, un représentant du « Commerce royal danois-groenlandais » leur donnent des nouvelles non du monde agité qu'ils ont laissé derrière eux, mais de celui, silencieux et énigmatique, qui est devant ; nouvelles des vents et des glaces de la mer de Baffin, de North Water et des détroits.

Ils se ravitaillent en vivres frais, embarquent dix autres chiens et appareillent le 31 juillet.

Jusqu'à Disko Amundsen a navigué, et il continuera jusqu'au delà de Béring, mais dans des conditions bien différentes, certes. Le rythme est rompu. Les quarts sont encore organisés, mais il est rare que les hommes ne soient pas tous sur le

pont, sauf Ristved, occupé dans la chambre du moteur, à surveiller l'allure du Dan.

Le *Gjöa* suit la côte occidentale du Groenland, si extraordinairement fragmentée, si dangereuse par ses seuls écueils et ses seuls rochers enrobés par une épaisse couche de vieille glace dans laquelle il faut parfois se creuser un abri pour éviter d'être écrasé par un iceberg dont des dizaines dérivent vers le sud.

Lindström, qui trois ans plus tôt, sous les ordres d'Otto Sverdrup, a suivi cette même route avec le *Fram,* se tient sur le pont à côté d'Amundsen.

Il expose les manœuvres tentées et réussies, reconnaît des caps, des goulets, sait déchiffrer les signes que présentent ces eaux et ce ciel. Et Amundsen, qui a l'expérience de la glace, qui, second de la *Belgica,* a lutté pour ne pas être encerclé (mais finalement il a été vaincu), avec devant les yeux la silhouette estompée du navire de Nansen, va de l'avant et atteint la baie de Melville, louvoyant, se faisant prendre dans un petit pack, découvrant une issue et se dégageant. Le pire est que la brume se forme et s'épaissit.

Dans des éclaircies il relève la pointe Pouce-du-Diable, l'île Holm, le cap York et marque son avance sur la carte. Le 15 août il mouille devant Dalrymple Rock, où des baleiniers écossais, les « meilleurs marins de l'Arctique », le ravitaillent et où il rencontre le Danois Mylius Erichsen, depuis un an dans les parages, qui a atterri, escaladé des montagnes et exploré l'île Saunders.

— Vous donnerez de nos nouvelles à Oslo, crie Amundsen, le moteur lancé et dérapant l'ancre.

Au delà du cap York, la brume s'étant dissipée, le *Gjöa* se trouve au milieu d'un paysage marin de légende ; les icebergs ensoleillés étincellent de mille feux ; au loin, le cap Horsburgh apparaît comme un énorme diamant. Peut-être est-ce ainsi que Roald se représentait le « passage du nord-ouest » lorsqu'il en entendait parler dans son enfance.

Trois ans plus tôt, le *Fram,* au même point, avait incliné sur la droite et embouqué le détroit de Jones. Amundsen fit mettre la barre à gauche pour se présenter devant le détroit Lancaster.

C'était le 20 août 1903.

Là même, en 1818, John Ross ayant aperçu devant lui, avait-il affirmé, une chaîne de montagnes, avait fait demi-tour. Ce n'étaient que des icebergs, mais de taille fabuleuse.

Revenu onze ans plus tard, John Ross avait pénétré dans le détroit. Avant et après lui, deux, trois douzaines d'explorateurs s'étaient engagés entre les falaises de glace. Ceux qui n'étaient pas revenus par la même route étaient morts au delà.

Peu d'imagination suffisait pour confondre sur l'eau blanche et l'horizon opaque les silhouettes des icebergs lointains avec celles de la *Victory,* de l'*Erebus,* de la *Terror,* de la *Fury,* de l'*Intrepid,* du *Pioneer,* de la *Sophia,* du *Prince-Albert* et de combien d'autres célèbres vaisseaux avec, sur leur banc de commandement, les Ross (James et John), les Peary, les Rae, les Franklin, les Kallet, les Mac Clintock d'illustre mémoire, allant tous à la défaite et beaucoup à la mort.

Le long détroit se présentait devant l'étrave du *Gjöa* comme un piège à navires et à hommes. Le Dan en marche, Amundsen y engagea le
Peut-être aurait-il hésité un instant si par
figures estompées de ses prédécesseurs il
aperçu celle du grand Mac Clure, le seul
qui eut relié un océan à l'autre.

Lui aussi, mais venant de l'ouest, du Pa
mais ayant abandonné son navire, mais re
alors que la mort le guettait, il avait fra
détroit Lancaster.

Un homme avait trouvé le défaut du
Amundsen le trouverait-il pour un navire ?

La traversée ne fut pas difficile. Dans le
encombré où tant d'importants bâtiments s'
trouvés en difficulté, l'ex-phoquier se faufila
pointe à l'autre et se dégagea sans peine des
de glace qui le menaçaient.

Le 23 août le *Gjöa* mouillait, le détroit d
lui, dans une baie de l'île Beechey, là mê
Sir John Franklin et ses cent vingt-neuf h
avaient hiverné (1845-1846), au début de la tr
expédition.

Encore deux routes se présentaient à Amu
le canal Wellington, sur la droite, et le détr
Prince-Régent, sur la gauche. Son but étant d
l'étude du magnétisme terrestre, la rose des
— dont les aiguilles étaient pointées dans
même du détroit du Prince-Régent (sud-oue
lui indiqua la direction, et le Dan fut mis en m

Si pendant trois ans Amundsen n'avait
lingué par tous les temps au large et le lo
côtes dangereuses à bord de navires qu'asso
les mêmes lames qui n'ébranlent pas des bât
plus importants, mais navires qui évoluent d
« verre d'eau », s'il avait eu sous les pieds l'
vaisseaux de Franklin ou celui de Mac Clur
doute l'aventure du *Gjöa* se serait-elle ter
dans les défilés tortueux, entre Beechey
détroit de Rae.

Après avoir évité une flottille d'icebergs, l
trouva des eaux dégagées, mais presque t
suite il pénétra dans un banc de brume,
boussole ne donna plus d'indications sûres.

Il fallut dans les éclaircies prendre des ha
d'astres, relever le soleil, la lune, la p
calculer.

Ainsi les navigateurs avancèrent vers le
de James-Ross, dans des eaux libres de gla
jours, mais qui recouvraient des hauts-fon
arrêta le Dan pour sonder, on le remit en m
on le stoppa de nouveau, et il arriva cep
que le *Gjöa* se fasse raboter la quille par
d'âne sur lequel il passa de justesse. Cette
que suivait le *Gjöa,* nul navire d'un tirant d'
quelques pouces de plus ne pourrait l'emp

Encore le cotre doit-il sonder toujours, l
du bord le précédant, lui indiquant les
Cependant parfois il s'échoue et il faut l'

Sur la côte nord de l'île Matty, une pa
chargement ayant été transportée à terr
ancre sur laquelle on virera doit être mou
delà de l'obstacle qui a cloué le *Gjöa* sur p
n'y a pas de brise et l'eau est calme. Sept
qui travaillent à dégager leur embarcati
disent : « Nous y parviendrons au momen
pleine mer. » Mais avec le flux, le vent et
se lèvent et le cotre talonne, s'arrache les
quilles et se trouve en danger.

le moteur est mis en marche, les voiles sont
iées, car, par chance, le vent est de l'arrière.
ivain. « Eh bien, allégeons encore le *Gjöa*. »
es caisses sont encore transportées à terre, et,
n, avec des chocs et des craquements qui font
seler de sueur les tempes des marins, une rafale
vent arrache le cotre au rocher sous-marin.
l leur faut visiter la coque, et, la sonde à la
n et un homme en vigie dans le tonneau, ils
rchent un mouillage sur la côte de Boothia,
du cap Christian-Frederick.
à les attend l'aventure que les navigateurs
outent le plus ; une tempête venant du large
rs que le navire est à l'ancre dans une rade
erte. Brutalement, le vent et la mer se ruèrent
le phoquier, qui avait deux ancres au fond et
t le Dan fut mis en marche pour soulager la
sion des chaînes.
a tempête dura cinq jours, pendant lesquels il
fut cependant manger et dormir, avec la terrible
inte d'être l'instant suivant jetés, hommes et
vire, sur la plage ou contre une falaise. Et c'est
, même si par une extraordinaire chance les
mes, ou certains des hommes, qui n'ont pas
assommés, broyés, noyés et emportés avec les
ris de l'embarcation, réussissent à s'accrocher
x rochers et à s'arracher à l'étreinte de l'eau.
Deux ancres dont les pattes étaient bien fixées
fond, deux chaînes qui résistèrent aux brutales
ousses et un moteur qui ne faiblit pas sauvèrent
désastre Amundsen, ses compagnons, ses chiens
le *Gjöa*.
Le cotre se trouvait à proximité du pôle magné-
ue, et le but immédiat d'Amundsen n'était plus
de trouver un lieu bien abrité et cependant
gement découvert pour faciliter les observations,
l'expédition pourrait hiverner.
Après quelques jours d'une navigation dans le
roit de Rae, rendue difficile encore par les hauts-
nds, la brume et de puissants courants, le *Gjöa*
uétra dans une belle rade sur la côte sud de la
rre du Roi-Guillaume.
Ce fut Port-Gjöa. Plus heureux que de Ger-
che, Amundsen se trouvait exactement là où il
ait projeté de se rendre ; à proximité du pôle
gnétique nord.
Le phoquier fut immobilisé le 12 septembre 1903.
Roald Amundsen pouvait être satisfait. Il n'y
ait pas trois mois que, sous les rafales du vent
uest et dans les grains de pluie, il avait lancé
Gjöa sur les lames verdâtres de la mer du Nord.
Il avait traversé l'Atlantique et franchi Davis,
mer de Baffin, Lancaster et d'autres détroits
ngereux.
Il avait lutté et sauvé son navire. Le bâtiment
act et l'équipage sauf, il était à pied d'œuvre
e, dans les cales, les cinq ans de vivres à peine
amés.
A une cloison du carré est fixée la carte de l'archi-
nord-américain, établie à l'année l'année depuis
siècle, que chaque explorateur a modifiée, qui
ésente encore des lignes pointillées — rivages
posés — et des blancs inquiétants. Journelle-
nt, rectifiant à son tour le tracé des terres,
undsen y a porté la route du cotre. Vers l'ouest,
s la mer de Beaufort, pêchent les baleiniers
nus du Pacifique, et c'est entre Port-Gjöa et
e mer de Beaufort que la plupart des naviga-
rs ont été arrêtés.

Mais les six hommes, qui n'ont pas craint d'embarquer sur le *Gjöa* sous les ordres d'un ancien matelot phoquier, ont confiance. Si le passage du nord-ouest existe pour les navires, Amundsen le trouvera.

L'obscurité l'emporte rapidement sur la lumière. C'est l'automne et vite l'hiver. L'eau de la baie devient semblable à une bouillie de gruau, et la jeune glace enrobe l'estacade de billots qui forme un mur épais autour du cotre.

Il n'y a pas de fondations à établir pour les observatoires. La glace, encore, cimente, et la neige, qui certains jours tombe abondamment, revêt d'une dure couche imperméable les caisses placées les unes sur les autres, en forme de mur.

Les oies, deux par deux puis en foule, émigrent vers le sud. Le ciel se vide. La solitude se fait. Elle sera complète, croient les explorateurs (mais ils se trompent), lorsque les rennes en troupes, que conduit un vieux mâle, et les chèvres à musc, qui tâtent du sabot la nouvelle glace et dont plusieurs sont abattus, auront franchi les détroits.

La course du soleil, dont le disque parfois embrumé dessine les sinuosités du continent américain, est courte. Une autre discipline plie les hommes à son rythme. Viik note les perturbations magnétiques révélées par ses appareils. Ristved s'occupe de la température, des vents, des nuages, des précipitations. Hansen observe les astres. Lindström fait de la zoologie.

L'heure du sommeil venue, les fanaux éteints, à l'exception d'un seul, symbole de la vie qui continue et de l'espoir, ils s'allongent dans leurs couchettes. Ils sont seuls. Non. Un matin (il y a des matins encore, le soleil n'ayant pas tout à fait disparu) des Esquimaux se montrent.

Voyageurs, ils ont bâti non loin de Port-Gjöa des igloos pour passer le temps de l'obscurité et viennent reconnaître les voisins que l'aventure leur a donnés.

Européens et Esquimaux font amitié. Si la solitude demeure, l'isolement est rompu, et Amundsen se félicite de ces compagnons, car ils sont un nouveau sujet d'étude.

Vient la nuit arctique, avec ses vents hurleurs, sa luminosité et ses froids mortels. Lorsqu'une aurore boréale tire ses feux d'artifice, le *Gjöa* apparaît pris et à demi submergé par une immense lame de glace.

Passe Noël, se présente 1904, et, le 7 février, le soleil, qui s'annonçait déjà par des aubes que l'aurore ne suivait pas, réapparaît.

Les documents s'accumulent. Les explorateurs disposent de plusieurs mois avant que la glace fonde sous les pattes des bêtes et les rails des traîneaux, et au cours d'un long raid, Amundsen, guidé par les boussoles de déclinaison et d'inclinaison, découvre que si l'estimation de John Ross en 1830 était exacte le pôle magnétique s'est déplacé de 50 kilomètres vers le nord-est.

Au début de mai rennes, chèvres à musc et oies sauvages se montrent de nouveau, se dirigeant vers les îles, où les femelles mettront bas ou couveront.

Du sud encore arrivent d'autres Esquimaux, chasseurs de phoques. « Nous serons nombreux cet été. » Et tout va bien à bord. Autour d'un rôti de renne, croquant les biscuits de mer, buvant le

café, bourrant la pipe, souvent avec un hôte ou deux, les sept hommes se serrent coude à coude.

Le moral est si bon, la santé si satisfaisante, la camaraderie si intacte qu'un soir ils décident de passer un nouvel hiver à Port-Gjöa. Ils ont encore pour quatre ans de vivres dans les cales et pas mal de poudre de chasse.

« Merci, leur répond Amundsen. Mais profitons de l'été. »

Il saute dans le canot du *Gjöa* et pèse sur les avirons.

Ils hiverneront de nouveau, mais dès maintenant Amundsen veut, *doit* penser à la route du prochain été, *vers le Pacifique.*

Et, sondant les défilés vers l'ouest, il fait une découverte capitale : si le passage entre la Terre du Roi-Guillaume et l'île Etah est obturé par des hauts-fonds, celui entre la même île Etah et le continent *offre à marée haute une profondeur d'eau de 5 m. 40 ;* plus qu'il n'en faut au phoquier pour naviguer... si la glace ne colmate pas le goulet.

De nouveau c'est l'équilibre entre la lumière et l'obscurité, équilibre vite rompu en faveur de l'obscurité. Puis voici la nuit, le ciel lumineux et les étonnantes aurores boréales qui font hurler les chiens, que les Esquimaux contemplent comme une manifestation de la puissance divine et que les explorateurs observent, en notant les caractéristiques, l'ampleur, l'intensité et les perturbations qu'elles engendrent.

Après avoir longtemps guetté les aubes sans aurore, le 7 février 1905, sur une crête voisine des observatoires, Amundsen et ses compagnons attendent le soleil. Et l'énorme disque surgit un instant au-dessus de l'horizon.

Le second hivernage est terminé.

Cependant il faut patienter plusieurs mois encore. L'obscurité, dont la continuité est rompue, est longue à céder à la lumière. Et si le froid s'atténue, lentement lui aussi, si les vents sont moins violents, la luminosité de l'atmosphère s'altère et les précipitations sont plus nombreuses.

Enfin les oiseaux traversent le ciel du sud au nord, les ruminants passent du continent aux îles et les chasseurs de phoques se montrent.

Amundsen confie son courrier à un Esquimau qui se met en route pour le continent.

NOUVELLES A OSLO

U début d'octobre 1903 le représentant du « Commerce royal danois-groenlandais », qui avait rencontré Amundsen et ses compagnons à l'île Disko, avait apporté des nouvelles à Oslo. Depuis, les mois avaient passé, formant des années. Juin 1904, premier anniversaire du départ du *Gjöa.* Juin 1905, second anniversaire. Et c'est toujours le silence.

Il y a vingt-cinq mois que le cotre, quittant Disko, s'est engagé dans la mer de Baffin. C'est beaucoup et c'est peu.

En automne 1905 l'explorateur danois Erichsen fait savoir qu'il a pris contact avec le *Gjöa* dans le nord du cap York. Mais la rencontre d'août 1903. Même les hommes qui croien leurs compatriotes se sont engagés dans l'ar nord-américain et luttent sont inquiets. Et t coup, fin novembre 1905, le *Morgenbladet* deux lettres d'Amundsen que ses frères ont r

Avec passion la Norvège lutte pour con son indépendance, cependant à ces nouvelle est en joie. Les amis, ceux qu'aujourd'hui on lerait les « supporters », de l'ancien matelot quier, ceux qui doutaient, les indifférents, les leurs même, exultent.

Mais la joie la plus profonde, pas plus pro que celle des frères, mais d'une autre sorte, grand garçon qui s'est présenté devant lui n menti en affirmant que son but était d'abord l du magnétisme terrestre, est celle qu'ép Nansen, devenu pour l'instant l'un des princ négociateurs du difficile règlement qui ab bientôt à la séparation de la Suède et de la vège.

« Quel chemin ont parcouru ces lettres, s'ex le lecteur du *Morgenbladet,* écrites le 24 nov et le 22 mai 1905 ! » L'Esquimau auquel A sen les a confiées les a transportées au cap lerton et remises au chef de l'escadron de la *North West Mounted Police,* qui les a dé entre les mains du capitaine d'un cargo.

En homme sûr de lui, sans l'exubéranc quente du Nordique, sans évoquer son émoti pénétrant dans Lancaster, Amundsen d quelques précisions sur sa navigation jusq Terre du Roi-Guillaume. Là ils avaient pris quartiers d'hiver, se trouvant à bonne distan pôle magnétique.

Suivaient des détails sur le premier hive

Le 1er août 1904 (voici la phrase qui enthousiasmé Nansen) l'état des glaces aurai mis de dégager le *Gjöa* et de se livrer recherche du passage, mais tous les membr l'équipage avaient donné leur accord pour den sur place un an de plus et poursuivre les scientifiques, dont les résultats étaient impo

L'été 1904 avait été froid et pluvieux. I qui finissait, précisait Amundsen dans la let 22 mai, avait été moins rigoureux que le dent. L'explorateur espérait, dès la débâcle, suivre sa route vers Béring et atteindre San cisco en automne.

Il n'y a plus maintenant dans toute la N des partisans et des non-partisans d'Amu Ouvriers, bourgeois, professeurs, savants, pêc navigateurs déplient chaque matin leur jou la recherche des nouvelles de celui qui le p a hiverné dans l'Antarctique et est le p encore à hiverner deux fois *dans de bonnes tions* au centre de l'archipel nord-américain.

Ils y lurent, une quinzaine de jours après la cation des lettres d'Amundsen, une dépêche tante. Dans la mer de Beaufort — cette m la route du Pacifique — la flotte baleinière trouvée en détresse au cours de l'été, bloqu des glaces plus nombreuses que les années dentes.

Si donc Amundsen, ayant quitté Por *avait découvert le passage du nord-ouest,* l de 47 tonneaux, aux flancs usés maintena trente-trois ans de navigation, avait eu débattre, lui aussi, dans le chaos des gla mouvement.

LE PASSAGE DU NORD-OUEST

E 13 août 1905 seulement la débâcle avait dégagé le *Gjöa*. Les explorateurs étaient demeurés vingt-trois mois à proximité du pôle magnétique nord, et leurs dossiers se gonflaient d'une masse d'observations scientifiques d'une valeur considérable.

Roald, qui tenait la barre tandis que ses hommes saient les voiles et écartaient à la gaffe les glaons aux arêtes vives qui frôlaient dangereusement coque, était ému.

Il avait été trop heureux jusque-là, lui semblait-Des explorateurs de la valeur de John Ross et Franklin étaient parvenus là où il avait si lonement séjourné, mais au prix de quelles souffances ! L'histoire de la recherche du passage du rd-ouest se bornait à une énumération de catasphes. L'archipel était devenu un vaste cimetière glace, et chaque île, chaque cap, chaque détroit, aque baie étaient des sortes de pierres tombales lesquelles était gravé le nom d'un homme tué la faim, le froid, le scorbut, la folie.

Où donc la mort, qui n'avait laissé échapper que vaincus, attendait-elle Roald et ses compaons ?

Les sondages qu'Amundsen avait effectués l'été cédent lui indiquaient la route à prendre ; il rigea le *Gjöa* entre l'île Etah et le continent.

Engager et manœuvrer un bâtiment dans les illes étroites qui s'ouvraient à peine, tandis que rochers étaient encore enrobés de glace, tandis e brume et brise aigre d'été rendaient la navigation difficile, était une affaire de marin phoier.

Sorti dans ces conditions du défilé entre Etah et continent, d'autres goulets aussi encombrés se ésentaient qu'Amundsen ignorait. La carte étalée ns la chambre de navigation était muette sur le tail des terres que des nuages bas ou des précitations souvent masquaient. De la côte canaenne et de la très importante île Victoria, seulent certains points étaient dessinés d'une main rme.

Un homme se tenait à la pointe du mât, qui diquait les plus importantes lézardes de la glace, autre, allongé sur le beaupré, sondait, un autre ait prêt à mouiller l'ancre, deux autres sur le nt, de chaque bord, une gaffe à la main, agrantssaient les fissures, et Ristved lançait le moteur avant, le stoppait, le lançait en arrière, selon ordres.

Quant à Amundsen, la barre à la main, il était tentif aux appels, aux exclamations, aux cris, jurons de ses camarades.

C'est ainsi que, pouce à pouce, s'effectua le passage du nord-ouest par une bonne équipe d'hommes mer.

Plus tard il devint nécessaire de mettre le canot l'eau. Un certain jour, dans des tourbillons de ige, le *Gjöa* talonna, mais le flux le sauva.

Stoppant, revenant sur son sillage, tirant sur la droite puis sur la gauche, cognant contre les glaçons, évitant de se faire encercler, recherchant les fonds où sa quille pouvait passer sans danger — et parfois la marge était à peine d'un pouce ou deux — s'écartant des écueils et des récifs, le *Gjöa*, ayant doublé par le sud les îles de la Royal Geographical Society, franchit les détroits qui aujourd'hui portent les noms de Dease, Coronation, Dolphin et Union.

Le 17 août 1905, il se trouvait devant l'île Jenny.

Ce jour-là Amundsen, traversant le carré et s'arrêtant devant le portait de Fridtjof Nansen, « eut l'impression qu'il lui souriait ». Depuis plus de soixante ans toute la côte canadienne, de l'île Jenny au détroit de Béring, était connue. *Un passage dans l'archipel nord-américain était donc trouvé, mais seuls des navires de tonnage égal ou inférieur à celui du* Gjöa *pouvaient le franchir.*

Les navigateurs avaient devant eux... jusqu'au bout du monde, une eau profonde. Ils auraient pu, si elle avait été libre, hisser toutes les voiles et se laisser emporter. Mais on n'a pas oublié le cri d'alarme lancé par le *Morgenbladet : Dans la mer de Beaufort la flotte baleinière se trouve en détresse, bloquée par des glaces plus nombreuses que d'ordinaire.*

Pour éviter l'encerclement et l'écrasement, l'homme dans son tonneau à la tête du mât du *Gjöa* doit estimer la route et la vitesse des icebergs que la débâcle a détachés du gros pack et découvrir les passages qu'ils offrent entre eux et entre eux et la terre glacée. Un jour — le 27 août — qu'il se dispose à lancer son cri, il demeure muet. Une forme anormale s'est inscrite entre deux montagnes de glace. Il saisit ses jumelles.

« Vraiment, murmure-t-il pour lui, ce sont des focs, des voiles d'étai, des grandes voiles que le vent gonfle, c'est une coque qui, comme la nôtre, inscrit son sillage dans l'eau. »

Il crie : « Une voile droit devant ! »

Un navire ! Ils n'en ont plus vu depuis la rencontre, devant Dalrymple, le 15 août 1903, du baleinier écossais qui les a ravitaillés. Dans le même moment, le vieux capitaine James Mac Kenna, du baleinier *Charles-Hansson*, du port de San Francisco, lequel s'efforce également de ne pas se faire prendre entre les fragments du pack et la glace de terre, debout sur la dunette, règle ses jumelles.

Un navire dans l'est. Un phoquier ? Serait-ce le *Gjöa* d'Amundsen, cet explorateur norvégien dont on parle, dont on est sans nouvelles (les lettres d'Amundsen n'étaient pas encore connues), qui s'est engagé il y a plus de deux ans dans l'archipel nord-américain ?

Il dirige le *Charles-Hansson* vers le *Gjöa*, fait mettre en panne et affaler un canot, saute dedans, et quelques minutes plus tard serre les mains d'Amundsen et de ses compagnons.

Pour la première fois un navire venu de l'Atlantique par Lancaster et un navire venu du Pacifique par Béring se rencontraient.

Les nouvelles qu'apportait le capitaine baleinier n'étaient pas bonnes. La route vers l'ouest ne

s'ouvrait que par endroits et que par moments. Douze baleiniers s'étaient déjà fait prendre.

Amundsen, qui avait encore à bord des vivres pour près de trois ans, remercia le capitaine James Mac Kenna et poussa de l'avant. Il put se glisser le long de la côte jusqu'à l'embouchure du Mackenzie. Là le pack lui-même présentait son mur de glace infranchissable. On ne passait pas.

Le *Gjöa* mouilla à King-Point, près de l'île Herschel; et, en plein été, dut prendre ses dispositions pour l'hivernage, le troisième.

De nouveau, des estacades furent établies pour protéger le cotre, et les observatoires furent montés à terre. « Les documents que nous apporterons en Norvège ne seront que plus riches et plus nombreux. »

Sur ce coin de terre de l'embouchure du Mackenzie, sans un arbre, désolé, morne, souvent embrumé, avec un horizon de glace et de neige, un village a poussé où se ravitaillent les pêcheurs, où vit une population baleinière de toutes races avec ses boutiques, ses maisons de jeu, son hôpital, sa chapelle et son cimetière.

Amundsen et ses compagnons en sont proches assez pour recevoir des visites. Mais lorsque la tempête boréale se déchaîne, avec ses vents diaboliques et ses épaisseurs de neige, chacun, terré dans son trou, est vraiment perdu au bout du monde.

Amundsen regarde les oiseaux chaque jour plus nombreux venant de la Terre de Béring et volant vers le sud. Il prend pour prétexte l'expédition du courrier et décide de les suivre et de se joindre au capitaine baleinier Mogg et à quelques Esquimaux qui vont prendre la piste vers les grands lacs et le Yukon.

Il lui faut revoir des montagnes, des eaux, des bois, semblables à ceux de son pays.

Rentré à bord du cotre à la fin du mois de mars 1906, Amundsen, qui derrière ses bêtes a parcouru 1.600 kilomètres de pistes et traversé les défilés des monts de Brooks, trouva Viik malade.

« Gustav Juel Viik, écrira-t-il, en relevant pendant dix-neuf mois les perturbations magnétiques, s'est élevé à lui-même un monument. »

Il s'assied au chevet de son compagnon lentement tué par une pleurésie, tandis qu'une épouvantable tempête de début de printemps — vent et neige — isole le *Gjöa* pris étroitement dans son corset de glace.

Que possède Amundsen pour lutter ? Son court séjour à l'école de médecine ne lui a pas appris grand-chose. Il a l'expérience qu'acquièrent les marins à voir souffrir leurs camarades. Il lit son manuel d'hygiène navale et fouille le coffre à médicaments. En face de la maladie il est aussi dépourvu que le capitaine d'un cargo naviguant dans un océan désert.

Chaque expédition a jalonné sa route de tombes. De Gerlache et combien d'autres ont abandonné des cadavres dans l'Antarctique. La vie de l'un des sept compagnons est-elle le péage que le passage du nord-ouest exige ?

Gustav Juel Viik meurt, et le 4 avril un corbeau annonça le début de la débâcle.

« La mort est partout une sinistre visiteuse, mais combien plus atroce elle paraît dans notre isolement. »

Des fissures s'ouvrirent autour du cotre. Des Esquimaux se montrèrent. Des baleinier vinrent à se dégager des glaces. Un officie *Royal North-West Mounted Police,* en un rendit visite aux explorateurs.

Le *Gjöa,* remis en état de naviguer, rep mer le 10 juillet 1906. Il doit, en sondant, s côte aussi près que possible, mouiller et a que se dissipe la brume, se faufiler dans les de la banquise, écarter de l'étrave les glaçons en pesant de sa coque la glace la moins épai

Il mène là, entre Herschel et le Pacifique, dure lutte de sa vie, et c'est la dernière.

Le 10 août il se trouve par le travers pointe Manning, toujours en face de la ba

Vieux maintenant de trente-quatre ans, t qui sortira invaincu de l'arène, il se débat, du front, rejette d'un sursaut ou évite d'u les coups de mer qui s'abattent sur sa crou perse de la hanche les glaçons qui le presse

Il y perd son hélice et sa corne de gran mais il double Pointe-Barrow et le cap Ho Béring traversé dans la nuit du 30 août, *huit mois après son départ d'Oslo,* il mouille Nome, *dans le Pacifique.*

Plus tard, les marins, gens sentimentaux, c ront le *Gjöa,* le premier navire qui par l'a nord-américain soit passé d'un océan à l'a San Francisco, le prendront dans leurs bra déposeront au fond du parc de la Porte-d'O ainsi que l'a écrit le docteur Orjan Olsen, oiseaux chanteurs se plaisent à lancer leurs lises du haut de sa mâture ».

PROJET DE DÉRIVE

APRÈS avoir reçu les mations de la foule gienne et les félici officielles, après avo du visite à Nansen envisageait, avec le encore, de se rendr l'Antarctique, d'y séj et, si le Ciel l d'atteindre le pôle s et après avoir confié aux savants la masse des ments accumulés pendant trois ans, Amu sachant déjà que les explorateurs, qui tous m pauvres, n'ont d'autres ressources pour régle dettes et amasser de l'argent en vue de no expéditions qu'écrire et donner des confé traversa le Skagerak et aborda au Danema

Toutes les capitales et toutes les grandes d'Europe écoutèrent et applaudirent l'explo

Le 25 février 1907, à la Sorbonne, ento notabilités scientifiques françaises, il raconta voyage à une foule de savants plus modest ceux qui siégeaient sur l'estrade, d'étu enthousiastes, d'artistes, de professeurs, d'h de lettres, de femmes du monde et d'homme court.

Mais, roulant de Copenhague à Amster Rotterdam, à Bruxelles, à Hambourg, à Be Paris, à Rome, traversant la Manche, las répéter les mêmes phrases, Roald se dema

le expédition, après avoir réglé les dettes de récédente, il emploierait l'argent qu'il amassait. a trente-cinq ans et possède déjà un glorieux é, mais quel sera l'avenir ?

ott, Shackleton, Nordenskjöld, le docteur Char- sont rentrés de leurs expéditions antarctiques, le ce côté du monde, le champ serait libre si sen ne se disposait à faire prendre au *Fram* oute du sud.

mundsen ne peut être le rival de Nansen, même n mécène subventionnait l'entreprise.

lors, l'Arctique ? Le docteur Cook s'y trouve, lit-il, quelque part du côté de la Terre Elles- e ou de la Terre de Grant, nourrissant, dit-on, grand projet.

ercé par le mouvement des trains qui l'em- lent d'un auditoire à l'autre, le jeune explora- pense qu'il ne rencontrerait sur la route du nord, s'il se décidait à la prendre, qu'un urrent très redoutable: le lieutenant de vais- u de la marine américaine Robert Edwin ry, dont il a entendu parler pour la première l'année même qu'il quittait Borge.

'eary, qui avait abordé le Groenland à trente ans 6), n'avait depuis quitté l'Arctique que pour aniser de nouvelles expéditions. Peu à peu il ait avancé vers le Nord, et ses voyages à l'inté- ur et sur les côtes avaient permis d'établir avec cision les cartes des montagnes, des plateaux, canaux, des fjords du nord groenlandais.

l vivait la vie des Esquimaux, dont il parlait la gue, avec sa femme et sa fillette née dans la itude glacée, que les Américains appelaient le ébé des neiges ».

En 1891 il se trouvait à la baie Mac-Cormick. 1892 se situait ce voyage dans le golfe d'Ingle- d que Cook, à bord de la *Belgica,* avait conté à undsen. Puis, après une tournée de conférences, ary avait passé quatre ans dans la terre qui rte aujourd'hui son nom et dans celle d'Elles- re.

Si nombreuses étaient ses aventures et si impor- tes au point de vue scientifique ses trouvailles s'était fondé aux Etats-Unis le *Peary Arctic b,* dont le but était d'encourager l'explorateur et lui fournir des fonds.

D'une audace plus soutenue, mais sans doute ius brillante que celle de Nansen, qui, on s'en vient, organisant la dérive du *Fram,* avait parlé « échecs » de Peary, il avait trompé la mort t fois. Au retour d'une course folle il s'ampu- lui-même de huit orteils gelés. Lui qui adorait bêtes, il était un massacreur de chiens, qu'il it de fatigue et souvent pour se nourrir, car jours la Faim galopait derrière ses traîneaux. En 1900, à bord du *Windward* il avait réussi le mier à doubler le Groenland par le nord.

En 1902, accompagné de sept hommes, malgré tempêtes effroyables, un froid qui un certain r est de —57 degrés, d'énormes crevasses à nchir, il a dépassé le 84e degré de latitude.

En 1905, ayant quitté à la limite de la banquise *Roosevelt,* le nouveau navire que lui avait offert *Peary Arctic Club,* l'Américain avait atteint le degré par 70° de longitude ouest. Il s'était alors uvé à 382 kilomètres du pôle.

Une faible distance pour un tel homme. Mais, ant lui, un amoncellement de glaces dans le plus nd désordre, semblable à une mer soulevée par éruption sous-marine et figée dans ce boulever- sement. La calotte polaire, avait-il déclaré (du moins l'avait-il vue ainsi au point où il avait dû arrêter sa progression) était la banquise éclatée sous sa propre pression et dérivant.

Blocs à escalader, pentes à dévaler, passes à rechercher, crevasses à franchir, voilà de quoi étaient faits les 300 ou 400 kilomètres qui avaient séparé Peary du pôle.

Dans cette région, 382 kilomètres en représentent plus de 500, à multiplier par deux, car, le pôle atteint, il faut s'en retourner. Il faut encore, *ensuite, regagner* la base de départ. Nansen, au temps où le *Fram* qu'il avait quitté dérivait, avait dû, tenant compte de la route du retour, s'arrêter et prendre la direction du Spitzberg.

Amundsen, qui ne peut prévoir les difficultés qu'il surmontera sur le continent antarctique (d'ailleurs dans le moment il ignore qu'un jour les circonstances lui donneront le pôle sud pour but), estime que, même chaque raid représentant un gain, Peary ne réussira pas.

Lorsque à la fin de 1907 Roald Amundsen, sa tournée de conférences en Europe terminée, rentra à Oslo, sa décision était prise ; il tenterait l'aventure du pôle nord... à la manière de Nansen, mais avec plus de chances, croyait-il, de succès.

Il rendit visite au grand explorateur.

Celui-ci, qui, avant le voyage du *Fram,* avait affirmé qu'il était « impossible, *partant d'une terre,* d'atteindre le pôle avec des traîneaux et des chiens », était revenu sur cette opinion. Nansen croyait, lui, à la réussite possible de Peary. Le savant naturaliste et l'homme du passage du nord-ouest se trouvaient donc sur ce point en désaccord.

Cependant l'aîné écoute le cadet et l'approuve lorsque celui-ci lui fait part de son intention de se livrer à une dérive dans l'Arctique, en tenant compte des leçons de celle du *Fram.*

Au retour de son expédition Nansen a exposé dans la revue danoise *Nord ag Syd* les causes de son échec. « Si le *Fram,* a-t-il écrit, n'est pas allé au delà de 85° 57' (il n'était qu'à 450 kilomètres du pôle), c'est que le point où il s'est fait prendre par le pack était trop à l'est. La *Jeannette,* elle, entrée dans l'Arctique par Béring, avait été saisie par la glace au nord de l'île Wrangel. »

— Je passerai, moi aussi, par Béring, dit Amundsen.

— Avec quel navire ?

— Je n'en ai plus. Le *Gjöa* est à San Francisco, à terre. Je pense à un phoquier de même tonnage, et nous partirons encore une poignée d'hommes.

— C'est impossible, lance Nansen. Votre phoquier éclaterait comme a éclaté la *Jeannette.*

Lorsqu'un Fridtjof Nansen, qui, pour une expédition du même ordre dans les mêmes parages, a dessiné la forme et choisi les matériaux de son navire, qui a vu ce navire à l'œuvre dans les glaces, dit : c'est impossible, un Amundsen lui-même ne peut que s'incliner.

Il part, et au cours du printemps et de l'été suivants raconte aux Américains sa magnifique aventure. Il amasse des bank-notes, mais, obsédé par

l'idée de la dérive et du voyage au pôle, se désole. Jamais il n'en possédera assez pour faire construire un second *Fram* et organiser une expédition qu'il veut, comme celle du nord-ouest, pourvue pour cinq ans.

Rentrant à Oslo, il va de nouveau rendre visite à Nansen, et ce n'est pas pour solliciter encore une approbation qu'il n'obtiendrait pas — il le sait — par l'insistance. Il entre tête basse dans la maison du savant, il en ressortira ébloui par la joie.

Tout de suite il apprend de la bouche même de Nansen que celui-ci a renoncé à partir pour l'Antarctique, où Shackleton, Charcot avec le *Pourquoi-Pas?*, l'Écossais A. Coats et Nordenskjöld sont retournés et travaillent avec fruit.

Il a renoncé à l'aventure, sauf à la grande... la scientifique. Il ne courra plus les mers ni les glaces. Trop de documents recueillis par les autres s'amassent dans son laboratoire.

Il interroge Amundsen.

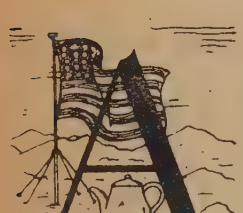
— Etes-vous toujours décidé à tenter la dérive vers le pôle, par Béring ?

— Oui. Mais quand pourrai-je l'organiser ?

— Voulez-vous le *Fram ?*

Le *Fram ?* Mais c'est un conte de fée. Avec un tel navire Amundsen est sûr de réussir. Cependant plusieurs centaines de milliers de couronnes sont encore nécessaires. Pour les obtenir, il devra intéresser à son expédition toute la Norvège.

LE DIABLE DORMAIT SUR LA ROUTE DU POLE NORD



Au cours de l'été 1908, tandis que l'homme qui a franchi le passage du nord-ouest est en plein travail d'organisation, une nouvelle sensationnelle l'émeut.

L'anthropologiste F. A. Cook, son compagnon de la Belgica, *a atteint le pôle nord.*

Du moins l'affirme-t-il dans une déclaration faite à la presse, à *New-York*, en précisant que, parti de Svartevaag le 18 mars, avec seulement une bande d'Esquimaux, il a « suivi une route à l'ouest où le gibier ne manquait pas et où la glace était plus abordable ». Le pôle conquis, il avait été de retour à Heibergsland le 13 juin.

Aussitôt le monde des explorateurs doute. Les dernières nouvelles le situaient à Annotook, près d'Etah, où il hivernait. De là au 90e degré de latitude, la route est longue. Ensuite il avait disparu.

Pourquoi, objectait-on, n'a-t-il pas fait équipe avec un blanc ? Peary a battu la région, et nulle part il n'a trouvé du gibier en abondance et des obstacles moindres qu'ailleurs.

Un comité s'était créé pour assister Amundsen dans la préparation de son entreprise, et voici que les Norvégiens sollicités répondaient : « Mais ce voyage n'a plus de sens, Cook est arrivé au pôle. » Sans perdre courage, en novembre 1908, Amundsen exposait aux sociétés savantes scandinaves réunies le plan qu'il avait minutieusement établi Nansen approuvait.

Après la longue route par le cap Hor Francisco et Béring et après s'être ravita charbon à Pointe-Barrow, il dirigerait le vers la banquise jusqu'au point où celle-ci ir liserait le navire, entre la côte de l'Alaska Wrangel.

Lorsqu'il serait constaté — combien de m d'années plus tard ? — que la lente avar *Fram,* prisonnier du pack, avait cessé, Amu avec vingt-deux hommes et cent chiens, pa pour la course finale vers le pôle.

Cependant le Norvégien pensait déjà (i parla que plus tard) à se servir d'un avion, une heure ou deux, l'aurait conduit au bu quelques compagnons.

Et de nouveau l'argent, qui s'était un i tari, afflua, car une commission de savants à Copenhague, qui s'était adjointe l'explo danois Rasmussen, fils d'une femme esq avait proclamé l'imposture de Cook.

« Les documents présentés par celui-ci (l de son voyage, dactylographié, et la copie carnet de notes, dactylographié égalemen contenaient, déclaraient les enquêteurs, ni ob tions ni explications prouvant que le pôle av atteint. Il manquait tout ce qui aurait rendu semblable le fait que des observations as miques avaient été exécutées. Enfin le côt tique, tel le voyage en traîneau, était expliq des détails si insuffisants qu'il ne pouvai contrôlé. »

Au moment même que la commissi Copenhague prenait cette position si nette à de Cook, on apprenait que Robert Edwin Pe trouvait au cap Shéridan, sur la Terre de avec ses compagnons habituels, vieux coure pack comme lui, de nombreux Esquimaux meute de chiens qui ne comptait pas mo deux cent vingt-six têtes.

Il y hivernerait et tenterait une nouvelle chance à la fin de la nuit boréale.

Amundsen vécut plusieurs mois dans l'a La réussite de cet homme acharné qu'était compromettrait sa propre expédition. Mais r il pas affirmé que la route de la terre au pô trop longue et rendue infranchissable p obstacles ? Il s'était servi de cet argumen obtenir l'agrément de Nansen. Pourquoi d montrer anxieux ?

L'inquiétude d'Amundsen était justifiée. A de mai les journaux publièrent la no Robert Edwin Peary, après avoir le 6 avril planté le drapeau étoilé au pôle, était rev 23 avril, au cap Columbia, qu'il avait qu 15 février.

La rapidité du retour était étonnante. M Peary nul ne douta. Il avait rapporté t documents réclamés en vain à Cook ; le sur l'organisation et le déroulement du raid, nal de l'expédition relatant toutes les circon et tous les incidents menus et graves (n noyade au cap Henry du professeur Mar détail des difficultés rencontrées (et la manièr elles avaient été surmontées), enfin le cah observations astronomiques et des sondage

Le 6 avril, par temps clair et excellente vi Peary avait effectué par la mesure de la du soleil, *treize* calculs de sa position qu

nt donné ce résultat qu'aucun homme jamais it obtenu : 90 degrés de latitude nord. La tude était nulle, mais il suffisait de décrire un cercle pour les parcourir toutes. Ce qu'avait n quelque sorte Peary en couvrant de long en avec ses hommes et ses bêtes une aire de illes. « Ainsi, disait-il, même si les instru- s m'ont trompé, j'ai posé le pied sur le pôle. » point était acquis : la calotte de glace boréale ivrait une mer. Les nombreux sondages ait effectués Peary (au pôle même, le fil er, après s'être déroulé sur plus de 2.700 mè- s'était rompu) le prouvaient.

undsen était dépité par l'erreur d'ordre psy- gique qu'il avait commise. Il avait sous- é un homme qui dans sa vie n'avait pas vé que son audace et son courage, mais aussi arté de son esprit et la sûreté de son jugement. el homme avec un tel passé ne pouvait être ment obstiné.

ary avait surmonté tous les obstacles par anisation parfaite du raid. Il avait lancé en des équipes légères qui avaient frayé la , et il s'était fait soutenir par des équipes de ort. Mais surtout, il avait établi des dépôts au retour, il avait trouvé des vivres (qu'il ait pas eu ainsi à transporter) et des hommes sés et des chiens en pleine forme. Les uns après utres ses compagnons s'étaient arrêtés. Seul son, son second depuis plus de quinze ans, et re Esquimaux l'avaient accompagné au delà 88° parallèle.

C'est à une bouilloire, racontait Peary avec our, qui prépare le thé en dix minutes au lieu c heure, que je dois d'être enfin parvenu au , car le gain de temps est l'essence même de la site. »

'un des Esquimaux qui étaient allés jusqu'au était d'un avis différent. « Il faut croire, it-il exclamé en arrivant au cap Columbia, que iable dormait ou qu'il avait eu des ennuis avec emme, sans quoi nous ne serions jamais revenus acilement ».

GRANDE SURPRISE DE OBERT FALCON SCOTT

A conquête du pôle nord par le marin Peary eut pour effet immédiat d'arrêter net les souscriptions en faveur de l'expédition d'Amundsen. Celui-ci, cependant, annonça aux journalistes convoqués qu'il prendrait le départ pour la grande dérive, et s tôt qu'il n'avait envisagé.

ette hâte soudaine de l'homme qui avait maintes affirmé la nécessité pour la réussite d'une telle reprise d'accumuler dans les cales du navire approvisionnements pour cinq ans aurait dû rendre.

On crut toutefois Amundsen, et le 6 juin 1910 une foule considérable assista au départ du glorieux *Fram*. Certains s'étonnaient que l'explorateur ne craignît pas d'infliger « deux passages de la ligne » (Atlantique et Pacifique) aux chiens groenlandais qu'il devait embarquer à Kristiansand (côte sud de norvège) alors qu'il aurait trouvé des bêtes en Alaska, et, à bord, les matelots se demandaient sur quelle « terre » la maison démontable qu'on avait embarquée serait bâtie. Mais personne ne posa de question au jeune chef qui avait conduit le *Gjöa* de l'Atlantique au Pacifique par le nord.

Le 1er juin 1910 — cinq jours avant le départ du *Fram* pour le pôle nord par Béring — le navire britannique *Terra Nova* avait appareillé de Londres pour la Nouvelle-Zélande et la baie Mac Murdo, de la mer de Ross, en bordure de la grande barrière de glace antarctique.

Le chef de l'expédition, dont le but était de se diriger vers le pôle sud, le commandant de la Royal Navy Robert Falcon Scott, né à Devonport en 1868, entré dans la marine à quatorze ans, breveté lieutenant torpilleur et qui, à ses débuts, avait servi sous les ordres de l'amiral Egerton, ne se touvait pas à bord, mais devait rejoindre son navire à Port-Chalmers.

En 1904, Scott était rentré en Angleterre après un voyage de quatre ans au cours duquel, avec son ami et élève Ernest Henry Shackleton, officier lui aussi de la Royal Navy, il avait relevé les limites de la Terre du Roi-Edouard-VII et de la Terre Victoria et exploré en ballon la Ross Shelf Ice, vaste échancrure dans le continent antarctique, dont il avait estimé la largeur à plus de 200 milles et dont la considérable étendue vers le sud permet aux explorateurs d'éviter jusqu'à mi-course l'ascension des montagnes côtières, qui rendent si pénibles les raids vers le pôle.

Son navire, le *Discovery,* pris dans les glaces entre l'île de Ross et le mont Erebus, dans cette baie Mac Murdo vers laquelle justement se dirigeait la *Terra Nova,* avait abrité trois hivers de suite les voyageurs, qui, aux jours de lumière, reprenaient leurs explorations.

Scott, Shackleton et leurs compagnons Armitage et Shelton avaient parcouru toute la Terre Victoria, gravi ses montagnes volcaniques, fixé le relief du pays et établi sa climatologie.

Une autre randonnée avait conduit Scott (Shackleton, malade à en mourir de scorbut au cours du raid précédent, n'ayant pu prendre part à celui-ci) à plus de 300 milles du *Discovery,* à ce pôle magnétique sud que de Gerlache et Amundsen, avec la *Belgica,* n'avaient pu atteindre.

Ils en avaient déterminé la position par 77° 39' de latitude et 146° 33' de longitude ouest.

Ce voyage dans l'Antarctique avait été sans conteste le plus riche en résultats scientifiques de tous ceux accomplis jusqu'alors, et les deux hommes qui l'avaient dirigé, Scott et Shackleton, avaient gardé de cette région de la non-vie (mais les fossiles trouvés prouvaient qu'il n'en avait pas été toujours ainsi), de tempêtes inouïes, de souffrances (Shackleton l'appelait : le pays de la faim atroce), une nostalgie qu'un homme qui n'est ni un marin ni un solitaire ne peut guère comprendre.

Robert Falcon Scott rentré en Angleterre s'était marié, mais son lieutenant Shackleton avait organisé une autre expédition dont les buts étaient d'atteindre avec des chiens, des poneys de Mandchourie et une voiture automobile le pôle magnétique est et le pôle géographique.

Le départ de Shackleton, le 1er janvier 1908, à bord du *Nimrod*, avait accru la nostalgie de Scott, qui, brusquement, avait décidé de reprendre lui aussi la route de l'Antarctique.

Ayant obtenu un congé, il avait eu à résoudre le problème qui toujours se pose d'abord aux explorateurs. Comment réunir les 60.000 livres nécessaires à l'expédition qu'il projetait ?

Qu'importait à Scott la misère possible au retour ? L'explorateur avait vendu à un grand journal l'exclusivité de la relation de son voyage, touché même les honoraires des conférences qu'il donnerait à son retour... s'il y en avait un pour lui, et emprunté.

Au début de 1910 des nouvelles de Shackleton étaient parvenues à Londres. Le marin irlandais (Shackleton était un compatriote du grand Mac Clure) et ses compagnons — trois — qui avaient quitté le *Nimrod* au cap Royds dans les parages de l'île de Ross, où le *Discovery* avait hiverné par trois fois, après avoir perdu en cours de route tous leurs poneys, après avoir franchi d'innombrables défilés glacés, gravi des montagnes, dont une de 3.150 mètres, *chaque homme tirant sa charge de 125 kilos*, malgré un froid terrible, des tempêtes subies enfouis dans des sacs de couchage, s'étaient trouvés à moins de 200 kilomètres du pôle géographique, sur un immense plateau glacé à 3.000 mètres d'altitude. L'état d'épuisement dans lequel se trouvaient les quatre explorateurs ne leur avait pas permis d'aller plus avant.

Les fonds nécessaires étant réunis, Scott, ému et fortifié par l'échec de son ami, avait activé la remise en état et l'approvisionnement de la *Terra Nova*, qui avait donc appareillé le 1er juin 1910, ayant à son bord, outre l'équipage de marins vétérans des mers boréales polaires, les quatre hommes que Scott avait choisis pour le raid final vers ce pôle dont Shackleton s'était si approché : le lieutenant de vaisseau Bowers, le sous-officier de la Royal Navy Evans, le docteur Wilson et le capitaine de cavalerie Oates, que ses camarades du Transvaal appelaient « no surrender Oates ».

Scott, d'abord, Shackleton, ensuite, avaient démontré que la route du pôle sud partait de cette mer toujours glacée que James Clarke Ross avait découverte en 1841, en même temps qu'il fixait la position du mont Erebus.

Pour parvenir à cette mer de glace — à cette planche de glace, comme disent les Anglais — à cause de la large ceinture des vents d'ouest dominants qui encercle la terre entre le 30e et le 50e parallèles sud, un voilier parti d'Europe ou même un navire mixte qui ne veut pas vider ses soutes à charbon doit contourner l'Afrique par le cap de Bonne-Espérance, tirer droit vers la côte sud australienne et, de là, piquer sur la Nouvelle-Zélande. Il ne lui restera plus alors à franchir que les quelque 35° de latitude qui le séparent de la barrière de Ross.

La route par l'est, que tous les grands voiliers ont suivie et qui amorçait pour eux le t monde, est d'une longueur considérable.

Aussi n'est-ce que le 20 décembre 1910, s et demi après son départ de Londres, que l *Nova*, après escale à Port-Chalmers, d'où el appareillé le 29 novembre, et après deux s de lutte parmi les icebergs, atteignit la ba Murdo, laquelle est située par 77° de lati 162° de longitude est.

Scott, qui avait rejoint ses compagnons bâtiment, mouilla entre l'île de Ross et l Erebus sans se douter que derrière lui, à q centaines de milles, un navire suivait la route de l'est par le cap de Bonne-Espéra sud de l'Australie et la Nouvelle-Zélande, geant lui aussi vers la mer de Ross, de il se trouvait maintenant à dix jours.

Scott était là à 1.300 kilomètres du pôle lui-même avait en 1901, en 1902 et e exploré la mer de glace et la terre Victori encore Shackleton avait récemment parcour de ces 1.300 kilomètres dans des conditio difficiles, certes, mais sans rencontrer de cultés que des explorateurs entraînés ne surmonter. Une organisation parfaite du telle celle de Peary dans l'Arctique — donn réussite.

Le plan de Scott était d'établir tout de su dépôts de vivres et de combustibles le pl possible vers le sud, de rentrer à sa bas hiverner et, dès le printemps, de partir av équipe choisie à la conquête du pôle.

Le marin débarqua le matériel, étab quartiers sur la rive de la baie et envoya la *Nova* en croisière d'étude le long de la b de glace, vers la Terre du Roi-Edouard-VI

Le navire revint deux semaines plus tard, tant une nouvelle surprenante : *le* Fram *de Amundsen avait accosté lui aussi à la barr glace*, dans la baie des Baleines, par 165° d tude ouest, à 33° de longitude de la *Nova*.

Si, à l'équateur, 33 degrés de longitude tuent une distance appréciable, par p 77 degrés de latitude (sud ou nord) ils repré à peine 700 kilomètres.

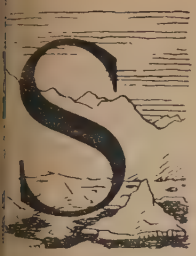
Mais qu'importe le nombre de kilomèt séparait les deux expéditions ? Toutes d trouvaient à la même distance du pôle, ave un certain avantage pour la norvégienne.

— Le *Fram* ? Impossible ! s'exclama Sc monde entier sait qu'Amundsen, qui a quit cinq jours après votre départ de Londres, pose, après avoir doublé Horn et franchi de se faire prendre par le pack et de tenter un raid vers le pôle nord.

— Il n'y a pas à flot, commandant, un semblable au *Fram* au point de permettre la sion. Dès que j'ai aperçu sa silhouette reconnu : large coque en forme de nace de misaine plus court que les autres, gra très haut avec le tonneau de vigie à la po le tuyau de la machine entre le grand l'artimon... D'ailleurs, nous l'avons acc avons parlé aux hommes qui débarquent riel. Ils hiverneront sur la barrière n 4 kilomètres au sud de la baie des Bale le but d'Amundsen est le vôtre, commanda

— Travaillons, répondit Robert Falcon S

A BAIE DES BALEINES



ans doute Amundsen avait-il pensé au pôle sud encore invaincu dès que la conquête du pôle nord par Peary avait été connue. Et à cette nouvelle l'argent s'était fait rare.

Fallait-il donc renoncer à toute expédition et rendre le *Fram* à Nansen ?

! qu'il était, avec le matériel et les approvi- nements déjà embarqués, le fameux navire rait appareiller pour un voyage de deux ans, pour une dérive de cinq ans.

mundsen avait lu avec attention les dépêches tant la course qui avait amené Shackleton à kilomètres du pôle sud. L'erreur de l'Irlandais, t-il pensé, avait été de se servir de poneys. chiens, et des chiens seuls, étaient nécessaires. rme avantage de ceux-ci sur toute autre bête u'ils sont une réserve de vivres. On part avec meute plus nombreuse que ne l'exigent les neaux. Les sacrifiés nourrissent les rescapés . l'homme. Les chiens sont des vivres à quatre es.

mundsen avait donc décidé de partir pour tarctique, et il n'avait fait part de sa détermi- on qu'à Nilsen, le commandant du *Fram.* connaissait les préparatifs de Scott et il avait ssé les siens. A cinq jours d'intervalle la *Terra va* et le *Fram* avaient appareillé. Nansen lui- ne, qui avait vu aux jumelles la mâture de cher navire se détacher de celles, immobiles, long-courriers, puis, à la passe, se dessiner dans le ciel, ignorait la décision d'Amundsen. elui-ci avait-il craint un reproche du grand lorateur ou, pire, qu'il lui reprit son ire ?

orsque, au mois de mai, en escale à Funchal, ld Amundsen annonça au monde et... à son ipage (et chaque homme, s'il le désirait, pou- renoncer au voyage et serait rapatrié) que le *m* appareillerait le lendemain pour l'Antarctique, F. Scott avait quitté Londres pour joindre la *ra Nova.*

Nous partons d'ici, s'écria Roald, pour concur- cer les Anglais. Je ferai tout ce qui sera en mon voir pour ne pas humilier la Norvège. »

Aucun membre de l'équipage ne demanda à arquer. Le voyage serait moins long et certaine- it plus glorieux, car, avec comme chef l'ancien elot phoquier, qui avait franchi le passage nord-ouest, personne à bord ne doutait du cès.

orsque le *Fram* appareilla de Madère, ayant ant lui la longue route de l'est, la *Terra Nova* it loin devant. Amundsen ne s'inquiétait pas de e avance. Treize, quatorze mois basculeraient s le gouffre du Temps avant que les traîneaux, x de Scott comme ceux d'Amundsen — le pro- n hiver échu — fussent lancés vers le sud.

e tout était d'arriver à la barrière, d'établir des ôts et de jalonner la route avant ce prochain er.

Solidement mâté, bien gréé, bien voilé, mais la coque coupée pour éviter l'écrasement par le pack, le *Fram* naviguait mal. Selon le vent et la mer, l'équilibre entre la voilure et la coque était difficile sinon impossible à obtenir.

Tenant la barre du vieux *Gjöa* de 47 tonnes, Amundsen aurait battu à la course l'imposant *Fram* qui roulait, tanguait, pivotait sur lui-même, ne remontait pas au vent et tenait mal la cape.

Le voyage fut pénible. Chaleur, humidité, étouffement le long des côtes africaines et durant les calmes plats tropicaux que les 400 CV de la machine aidèrent à franchir. Puis le mauvais marcheur dut affronter les alizés du sud-est avec ses voiles carrées. Vinrent ensuite les calmes subtropicaux, et de nouveau l'appareil moteur tourna jour et nuit. La région fut atteinte où soufflent les brises du nord-ouest qui permirent de doubler Bonne-Espérance. Enfin, le *Fram* fut pris dans les terribles vents qui arrachent les voiles et les grosses mers qui submergent les ponts, de la large bande du 40e degré de latitude Sud. Mais c'étaient des vents et des mers qui, malgré la voilure réduite et la danse sauvage de la coque mal coupée (pour ce jeu), emportaient le navire vers son but.

A une certaine aube, le cercle de l'horizon fut singulièrement rétréci, et ce fut, pendant des jours et des jours, la brume préantarctique, plus ou moins dense et plus ou moins opaque.

Au delà de cette énorme muraille vaporeuse, jusqu'à un lumineux horizon jamais atteint, tandis qu'ils étaient enveloppés d'une atmosphère d'une limpidité étonnante brusquement traversée par des troupes nombreuses de grands oiseaux marins : pétrels, albatros, pigeons du Cap, une claire eau froide s'étendit devant les navigateurs dans laquelle jouaient des cétacés et des multitudes de pingouins que l'étrave faisait s'envoler comme s'ils avaient été la poussière d'argent des lames.

Amundsen avait reconnu cet autre côté du monde où déjà il était venu avec de Gerlache et le docteur Cook.

Le *Fram* était passé au nord des îles Kerguélen. Il fit route dans le sud de la Nouvelle-Zélande, et le 1er janvier 1911 l'homme de bossoir annonça les icebergs, ces énormes îlots de glace de l'Antarctique, qui avaient serré de près puis emprisonné la *Belgica.* Sa machine en mouvement et avec sa coque en navette et bardée de fer, le *Fram* leur échappa facilement.

Il coupa la route que quelques jours plus tôt avait suivie la *Terra Nova,* et, cap au sud, s'approcha à petites journées de la mer de Ross, minuscule jouet fabriqué par les hommes se glissant entre les fantastiques constructions de glace.

Les chiens, dont la chair était agéablement mordillée par le froid, hurlaient de sentir prochain le plaisir de courir le nez dans la poussière de neige.

Amundsen, le cap vers la Terre du Roi-Edouard-VII, avait trouvé dans la falaise de la mer glacée, haute par endroits de 30 mètres, un affaissement et une échancrure à la baie des Baleines, où il avait immobilisé le *Fram* après une navigation de cinq mois.

La maison d'hivernage, qui à son embarquement à Oslo avait si vivement intrigué l'équipage, avait été montée sur la carapace de glace qu'émeuvent sans l'ébranler le flux et le reflux de la marée.

SECOND HIVERNAGE DANS L'ANTARCTIQUE

Trois ans plus tôt, exposant à Nansen son projet d'atteindre le pôle nord grâce à la dérive du pack, Amundsen avait précisé : « Je partirai avec un bâtiment du tonnage du *Gjöa* et une poignée d'hommes. »

C'est avec une poignée d'hommes aussi qu'il se proposait de se lancer vers le pôle sud. L'ancien phoquier savait par expérience que trois matelots, dont l'un tient la barre, suffisent sur le pont d'un cotre.

Il avait choisi les explorateurs qui, dans les semaines suivantes, prépareraient les dépôts sur la route du pôle et hiverneraient avec lui tandis que le *Fram* reprendrait la mer. C'étaient Hanssen et Lindström, qui avec lui avaient franchi le passage du nord-ouest, Johansen, l'équipier de Nansen au cours du fameux raid, Wisting, Helmer, Prestud, Hassel, Bjäland et Stubberud.

Mais cinq de ceux-ci seulement l'entoureraient dans sa tentative vers le pôle ; les autres occupant leur été à explorer la Terre du Roi-Edouard-VII.

Pendant un mois les cales du *Fram* furent vidées en partie des vivres, du matériel et des instruments de mesure. Les traîneaux firent le va-et-vient mille fois entre le navire et la base, et les fouets fouaillaient les bêtes heureuses, après sept mois de cage et de chaîne, de bondir, de courir, de se livrer à de furieuses batailles, de s'échapper lorsqu'elles le pouvaient pour ravager une « rookery » de pingouins découverte au flair.

Et les hommes dans le froid et le soleil (il arrive sur cette *Ross shelf ice,* durant l'été, qu'une joue gèle tandis que l'autre est brûlée) se reposaient — en courant, transportant des charges sur le dos, creusant la glace, élevant des murs de caisses et de neige, séparant les jalouses bêtes qui assouvissaient leurs haines accumulées — de n'avoir pendant plus d'un semestre rien fait d'autre que tenir la barre, veiller devant, enverguer, hisser, ferler, brasser des voiles.

Vint le jour où le *Fram,* serré de près par les glaçons et menacé par les éboulements de la barrière, s'éloigna. Le capitaine Nilsen, vieux navigateur des mers polaires, avec son équipage et quelques hommes de science, croiserait au large du continent antarctique, s'efforçant de fixer de nouveaux repères géographiques. Il ferait son affaire des icebergs, hivernerait dans un havre de son choix et reviendrait un an plus tard réembarquer les dix hommes — s'ils vivaient encore.

Le navire disparut vite, non au delà de la ligne de l'horizon, mais escamoté derrière l'écran mobile des glaces.

« Maintenant nous sommes dix hommes seuls dans le désert du grand silence et de la mor
allons nous trouver coude à coude autou
table chargée de la nourriture que toi, Lin
prépareras ainsi que tu l'as préparée penda
ans à bord du *Gjöa,* à nous regarder,
écouter, à apprendre à nous connaître, et pa
nous avons un grand dessein, une œuvre co
à entreprendre et à mener à bien, nous n
haïrons pas, mais nous aimerons, et ainsi se
atteindrons notre but. »

Le soleil, dont chaque jour la course étai
vaste, un ciel que brusquement une tempête
cissait, le froid plus vif chaque nuit (et le
sous les tentes fouillaient la glace et se se
peau contre peau, oubliant les querelles d
les poussaient à hâter les préparatifs.

La maison d'hivernage en ordre, Amun
quelques compagnons partirent vers le su
neaux chargés, bêtes en forme par des se
de travail et de batailles. Un premier dé
vivres fut installé par 80° de latitude, p
deuxième par 81°, puis un troisième par 82

Un drapeau planté dans la neige qui rec
cette dernière cache, Amundsen regarda
sud. Les randonnées, malgré les crevasse
chies et contournées, n'avaient pas été ju
trop pénibles. Mais au delà les explo
seraient livrés à eux-mêmes et devraient vi
les provisions emportées et les chiens sacri

Le 21 avril (1911) le soleil, qui depuis q
jours ne se montrait que pour disparaître, d
au-dessous de l'horizon.

« C'est l'été maintenant en Norvège, et
garçons, la main dans la main, franchisse
saut l'eau des torrents », pensait Amundsen.
disait à ses compagnons :

« Serrons-nous autour de la table, et qu
nous servir, Lindström ? Nous sommes seu
la nuit australe. J'ai déjà vécu un tel hiver
de la *Belgica.* J'ai encore passé deux hive
blables, mais de l'autre côté du monde.
encore mieux qu'à bord du vieux *Gjöa,*
pas, Hanssen ? N'est-ce pas, Lindström ?
avons tout le confort qu'un homme peut so
même une bibliothèque. »

Ils secouent la cendre de leur pipe et
s'allonge dans sa couchette. Le dernier qui
ses bottes a éteint la lampe. C'est la mon
plus le soleil, bien que le ciel soit éclairc
par les curieuses aubes sans aurore, qui fix
du sommeil et du réveil.

Voilà qu'on entend des pas feutrés autou
le toit de la maison. Quelle bête, que l'ima
des dix compagnons sur le point de s'e
dans ce désert de glace rend fantastiq
approchée, rôde, pèse du flanc contre la
l'abri, gémit puis hurle ?

C'est le premier souffle du vent qui v
montagnes du sud. Et bientôt toute la m
là, innombrable, d'une densité inouïe, inép
les murs craquent, le plafond fléchit, la c
n'est plus immobile. On se croirait en mer

Mais il n'y a pas entre les hommes et
la bonne coque du *Fram* ; seulement un p
gelée.

s soucis d'Amundsen ne sont pas que la somme
eux de ses compagnons ; les bêtes, les traî-
, les provisions, l'économie, l'entretien, les
ux scientifiques. Le voilà avec quelques
nes qui ont confiance en lui dans la nuit
ctique, dans la tempête, au centre d'une mer
le, à 1,200 kilomètres du pôle sud... le voilà
gé sur la route du pôle sud. Et où à cette
e s'est abrité le *Fram*, que Nansen lui a confié?
pense à Peary qui pendant vingt-cinq ans s'est
oché pas à pas du pôle nord ; à Shackleton
ses trois compagnons, sans bêtes, abordant
nense plateau blanc austral, à 3.000 mètres
itude.
pense à Scott, surtout, enfoui lui aussi dans
lace à quelque 350 milles dans l'est, sur cette
e mer, assailli par la même tempête, soumis
même isolement et tourmenté par les mêmes
is, qui, pendant trois ans, a exploré les terres
, lesquelles s'insère la mer de Ross. Et au
emps les équipes rivales se mettront en
che.
pense à son extraordinaire réussite dans
hipel nord-américain après les échecs de si
breux explorateurs, après tant de désastres et
de morts. Se pourrait-il que lui, Amundsen,
cien matelot phoquier, ajoutât le pôle sud à
actif ?

LE POLE SUD

E soleil réapparut le 24 août. Il y a quatorze mois que le *Fram* a appareillé d'Oslo, et la fièvre du pôle torture Amundsen, qui pourtant s'est montré si patient pour découvrir le passage du nord-ouest, qui dans la première lettre expédiée de la Terre du Roi-Guillaume vait : « Nous avons décidé de passer une nde année ici... »
ir la route du détroit de Béring il n'avait pas oncurrent.
ur la mer glacée de Ross, à peu près à la même nce du but, se trouve le commandant de la al Navy, Robert Falcon Scott. Pour celui-ci i la boule du soleil enveloppée d'un voile ré a surgi au-dessus de l'horizon le 24 août.
Marco Sound, à 700 kilomètres de la baie des ines, quelques hommes s'écartent déjà de leur , regardent le ciel et n'attendent qu'un froid ns vif et des jours moins courts pour se lancer le sud.
undsen et ses compagnons préparèrent le gement des traîneaux et, le fouet à la main, irent les bêtes, folles après la nuit de quatre , le sang tourmenté par ce printemps qui ne évélait dans cette région morte que par un peu umière dans le ciel et l'expansion des eaux nt craquer la glace.

Le Norvégien, pressé de partir, surveillait le thermomètre, reflet de l'instabilité du temps dans cette période transitoire. La courte durée du jour lui importait peu ; les étapes seraient brèves, et hommes et bêtes se fatigueraient peu, mais chaque étape représenterait un gain vers le pôle et une avance sur Scott, si celui-ci attendait des nuits plus courtes. Les attendrait-il ?

Le 8 septembre, quinze jours seulement après la fin de l'obscurité totale, cinquante-deux bêtes furent non sans mal attelées à quatre traîneaux et les cinq hommes du raid firent leurs adieux à leurs compagnons.

Dans la poussière cristalline, avec les vivats des hommes qui demeuraient à la base, les cris des conducteurs, les claquements des fouets et les hurlements des bêtes, la caravane disparut vers le sud.

Le froid atteignant jusqu'à —55 degrés, fit, la nuit même, un retour si brutal et les tempêtes de neige furent si violentes qu'elle n'alla pas au delà du 80e degré.

« Est-ce bien toi, Amundsen, jusque-là si prudent, qui de peur d'être devancé prends le départ vers le pôle dans de telles conditions ? »

Roald écouta la voix intérieure, fit décharger les traîneaux au premier des dépôts constitués avant l'hivernage et ordonna le retour à la base, retour qui se fit sans trop de peine, car le froid redoutable, renforçant les ponts de neige sur les crevasses, rendait la traversée de la mer de glace moins dangereuse.

Ce ne fut que le 20 octobre, alors que le soleil tournait autour de la calotte polaire sans disparaître, que les cinquante-deux chiens furent de nouveau liés à leur charge. Les adieux furent brefs tant il était difficile de retenir les groenlandais, et ce fut le même spectacle désordonné : départ éclair, avec poussière de neige, cris, hurlements et claquements de fouets.

Ils avaient 1.200 à 1.300 kilomètres à parcourir, dont à peu près les trois quarts sur une mer glacée, faiblement vallonnée, coupée par des crevasses que ne signale pas toujours par un dôme le pont qui les couvre et, en tous endroits, semblable à elle-même. Mais il leur fallait d'abord retrouver, la vue bornée par la neige ou les aiguilles du blizzard, avec comme seuls guides la direction et la distance parcourue, les dépôts constitués avant l'hiver.

Malgré ces difficultés, malgré les chutes, les disparitions dans les failles (il fallut repêcher des bêtes suspendues par les traits au-dessus d'un abîme et, une fois, remonter, dans les mêmes conditions, un traîneau chargé), malgré le froid, la neige, le vent et la brume, les explorateurs ne s'écartèrent pas de leur route.

Au delà du 82e parallèle, ils allèrent de l'avant à petites étapes de 25, 30, 35 kilomètres, et à chaque degré de latitude ils enfouissaient dans la glace des provisions pour le retour. Les tentes dressées, ils attachaient et nourrissaient les chiens, se serraient autour du poêle à pétrole sur lequel chauffait le seul solide repas de la journée.

Enfin, les bêtes repues et recrues se taisaient, les fouets ne claquaient plus, les hommes ne tempê-

taient plus après les chiens, les fers des traîneaux ne crissaient plus.

Dans le silence, Roald écoutait. N'entendait-il pas d'autres chiens hurler, d'autres fouets déchirer l'air, d'autres hommes insulter les attelages, d'autres traîneaux raboter la glace ?

Ne voyait-il pas à l'horizon un nuage de poussière neigeuse se déplacer en direction du sud ?

Le 17 novembre, Amundsen et ses compagnons atteignirent le rivage de la mer glacée et mirent le pied sur le continent antarctique. Devant eux s'étendait, inconnue (Shackleton ayant suivi une route plus à l'ouest), une chaîne de montagnes qu'ils auraient à gravir.

Tout ce qu'avait fait Amundsen jusqu'à ce point avait été travail de marin. Ce qu'il faisait dans le moment, surtout ce qu'il aurait à faire les jours suivants, était de l'ordre des prouesses physiques réalisées par Nansen traversant le Groenland, ensuite quittant le *Fram* et le retrouvant quinze mois plus tard, et par Peary explorant la terre qui porte son nom, et celle de Grant, parcourant le chaotique amoncellement des glaces de l'Arctique.

Avant d'atteindre le plateau au bord duquel Shackleton avait renoncé, il fallait sans rencontrer une créature vivante gravir et franchir des crêtes de 2.000 à 3.000 mètres, rechercher des cols, des passes, des défilés, éviter et contourner des crevasses et des précipices, dans la brume, les tempêtes de neige et les avalanches.

Un rude effort avec, au bout — si l'on y parvenait — le pôle sud. Mais alors, après avoir fait demi-tour, ces mêmes montagnes avec leurs crêtes, leurs cols, leurs passes, leurs défilés, leurs précipices, avec la brume, les tempêtes de neige et les avalanches se trouveraient de nouveau devant les pionniers.

Puis les explorateurs poseraient le pied sur la mer de glace large de 900 kilomètres jusqu'à la baie des Baleines. Marins et coureurs de pistes et de glaciers, les Norvégiens durent apprendre à escalader les parois rocheuses et à dévaler les pentes. Aussi manquaient-ils du sens et de l'intuition qui font découvrir les passages cachés et éviter les gorges infranchissables. Encore étaient-ils trompés par les hautes murailles qui bornaient l'horizon.

Arrêtés par des fissures profondes, revenant sur leurs traces, contournant l'obstacle pour se heurter à une falaise dont il fallait suivre longtemps la base avant de pouvoir passer au delà par un couloir, ils n'étaient guidés que par l'étoile de leur compas. Et la distance parcourue pendant une étape avait perdu toute signification.

Dans l'ouest la route n'était-elle pas plus facile ? se demandait Roald. Est-ce que la meute fantôme de Scott, dont le Norvégien entendait toujours les hurlements (il ne sut que plus tard que l'Anglais avait pris le départ sans bêtes), ne trouvait pas devant ses museaux et sous ses pattes de longues pistes libres ?

Il poussait ses propres chiens, dont plusieurs déjà, détendus par la mort, s'étaient étalés un instant sur la glace. Un instant seulement, car aussitôt déchirés par les dents des survivants.

« Jour de malédiction ! » aurait pu, comme l'explorateur danois Lange Koch, s'écrier Amundsen le jour où il fit abattre vingt-quatre groenlandais en pleine force pour constituer un dépôt de vivres, le premier à retrouver sur la ro retour.

Le massacre accompli, les hommes se rég de côtelettes, et de plusieurs heures les hur des survivants qui se disputaient les os viande de leurs compagnons de traits sèrent pas.

Roald et ses compagnons se trouva 3.277 mètres d'altitude, la vue bornée amoncellement de rocs et la route coupée profonds ravins. Aux cris des bêtes excit le sang, par le froid, par la lumière sans l'été s'ajouta le gémissement du vent du s recouvrit d'un brouillard de glace le somm montagne.

Pendant cinq jours, hommes et bêtes rèrent enfouis à côté du charnier. Le sixièr que la visibilité fût à peu près nulle et que soufflât en tempête, Roald, craignant que ce ne devînt leur tombeau, donna l'ordre du d

Tandis que le nuage opaque des a de glace tourbillonnait, emporté par l'i orchestre du blizzard, ils pénétrèrent et cèrent, uniquement guidés par le compas, d région si tourmentée qu'ils l'appelèrent, l eurent quittée : la « salle de danse du d Ce coin du monde avait été figé, sembla pleines convulsions. Dans un désordre i rencontraient ravins, sur les pentes desq chiens roulaient, emportés par les traîneaux pices, gorges étroites, escarpements, m glaciers coupés de crevasses franchies frêles passerelles, labyrinthe à épuiser la d'un saint.

Poursuivis et parfois arrêtés par les ava obligés de faire demi-tour et trouvant l suivie un instant plus tôt coupée par un ment, pris comme des rats au fond d'un t explorateurs désespéraient d'échapper au pi leur avait tendu là l'Antarctique, lorsque pête cessa.

Devant eux s'étendait, illuminée par d'été, l'immense étendue blanche qu'avait et décrite Shackleton : le plateau du p désert, nu, silencieux.

Y étant parvenus, mais plus à l'ouest, l'A ses compagnons, livrés à eux-mêmes, ava faire demi-tour. Avec les seize chiens su en bonne forme, malgré les terribles av avec les provisions qu'ils portaient, les di constitués le long de la route, Amundsen équipe pouvaient aller de l'avant.

Mais les attelages fantômes dont dep semaines le Norvégien entendait les hu n'avaient-ils pas déjà inscrit dans cette trace de leurs traîneaux ? Ce poudroiement à l'horizon, n'était-il pas le nuage des arrachés à la glace par les bêtes de Robert Scott ?

Ils campèrent une dernière fois pour no chiens et se reposer, peut-être aussi pour le plaisir d'être encore sur la route du atteint. Le lendemain, 13 décembre 191 Amundsen fit un trou dans la neige gl 90° de latitude sud (exactement par 89° fixer la hampe du drapeau norvégien. tente fut dressée.

Non. Scott ne l'avait pas précédé.

dant trois jours Amundsen s'occupa à bien
r sa prise de possession du pôle sud.
ffectua des observations astronomiques, prit
notographies, enfouit dans la glace des docu-
. Il envoya un équipage à quelque 20 kilo-
s au delà du drapeau. Lui-même, avec ses
couvrit un certain nombre de milles carrés.
comme Peary, il pourrait dire : « J'ai cer-
nent posé le pied sur le pôle géographique
Et il serait cru.
était délivré de l'angoisse d'être devancé, il
tait pas de l'obsession. Souvent dans la jour-
debout à côté du drapeau, ou, à l'heure du
er, assis à l'entrée de la tente, il était trompé
n nuage dans le lointain, en direction de la
le Ross, ou, dans le sommeil, par le vacarme
bande de chiens haletants.
tait-ce pas Scott qui arrivait ?
nuage se dissipait, le vacarme n'était qu'un
lonnement d'oreilles. Amundsen se couchait
rendormait.
17 décembre, les cinq hommes et les seize
landais prirent le départ. Au delà de
ense plateau blanc, ils abordèrent avec
te la « salle de danse du diable », mais
-ci devait « dormir ou s'être querellé avec sa
ne », tel son confrère du pôle nord au retour
eary. La salle était déserte, lumineuse, balayée
poussière de neige, et l'orchestre s'était tu.
s explorateurs reconnurent les traces de leur
ier passage, s'aventurèrent sans crainte sur
ponts qui les avaient déjà soutenus, retrou-
nt sans trop de difficultés les chicanes des laby-
es et aperçurent de loin les signaux placés à
ête où vingt-quatre bêtes avaient été abattues.
urs groenlandais se repurent de viande
lée, et eux-mêmes se réchauffèrent ce jour-là
s suivants d'un bouillon gras, avant d'avaler
tion quotidienne de pemmican.
s filèrent sur la pointe des pieds, de crainte de
iller les musiciens et les danseurs.
s avaient traversé ces montagnes, et leurs yeux
narins reconnaissaient les cimes, les chaînons,
pics, les aiguilles, les vals, les combes, les
es remarqués à l'aller. Aussi mirent-ils la
n sur les magasins de vivres enfouis.
s savaient comment aider utilement les chiens
s les ascensions, comment freiner les traîneaux
s les descentes brutales. Ils connaissaient les
es précurseurs des avalanches et savaient
r les défilés trop dangereux.
nfin ils atteignirent la mer glacée. Ils étaient à
que 900 kilomètres de leur base.
0 kilomètres à parcourir encore sans aucune
humaine, avec seulement onze chiens, car cinq
is le pôle avaient laissé dans la montagne leur
asse déchiquetée.
e diable avait dû se réveiller ou faire la paix
sa femme et se mettre à leur poursuite. Il
isola dans des tornades de neige et les noya
le brouillard, et ils furent obligés de se lier
uns aux autres pour ne pas perdre un compa-
n dans un trou sans fond.
ans étoile autre que celle de la rose des vents,
découvrirent cependant leurs dépôts, et le
nvier 1912 au matin cognèrent à la porte de
aison embarquée à Oslo sur le pont du *Fram*.
avait trois mois qu'ils l'avaient quittée et sept
aines qu'ils faisaient route au nord.

« LAISSEZ PASSER LES TORNADES DE NEIGE »

Ils se sont retrouvés, les cinq hommes qui reviennent, harassés, de la randonnée périlleuse, longue de quelque 2.400 kilomètres, et les cinq qui ont occupé leur attente à explorer la Terre du Roi-Edouard-VII.

— Baignez-vous, rasez-vous, glissez-vous dans du linge propre, réconfortez-vous et allumez vos pipes. Autour du poêle, vous nous raconterez votre voyage. Et laissez passer les tornades de neige et de vent. Vous n'avez plus à craindre de vous écarter de la route qui conduit aux réserves de vivres.

— Le *Fram* est-il de retour ?

— Nilsen a mouillé depuis quinze jours à la baie des Baleines.

— A-t-on des nouvelles de Scott ?

— Vous autres n'en rapportez-vous pas ?

Amundsen demeura un instant sans répondre, le temps de penser aux images et aux bruits qui l'avaient longtemps troublé.

— Vous êtes les premiers hommes que nous voyons depuis notre départ, dit-il.

— Nous-autres aussi, nous avons couru la terre glacée, seuls avec nos chiens, et n'avons pas rencontré une créature humaine. Mais le capitaine Nilsen a apporté des nouvelles.

— Lesquelles ?

— S'éloignant de la barrière de glace, il y a une dizaine de mois, la *Terra Nova* a emporté un message de Scott confiant à un ami qu'un « raid vers le pôle sud n'était pas une course au clocher et qu'il agirait comme s'il ignorait notre présence à la baie des Baleines. »

— Voilà qui est sage.

— Ce n'est pas tout. L'hiver dernier, une épidémie a ravagé la meute de Scott. La plupart des bêtes sont mortes et les autres ne pouvaient être attelées. Par le même courrier l'Anglais a commandé des poneys sibériens et des mulets de l'Himalaya. Il avait décidé de retarder d'un an le raid... Cependant il est parti...

— Il est parti ?

— Oui. Brusquement, il en a pris la décision. Avec quatre compagnons et un traîneau à moteur, n'emportant que des provisions de bouche, du combustible et le matériel de couchage, il s'est lancé sur la mer de glace le 1er novembre.

— Depuis ?

— Depuis ?... Mais vous aviez dix jours d'avance sur lui et vous n'êtes de retour que de ce matin.

Le 30 janvier le *Fram* quittait la baie des Baleines. Il n'atteignit la baie des Tempêtes, sur la côte de Tasmanie, qu'au début de mars. Le 8,

de Hobart, l'ancien matelot phoquier télégraphiait au roi Haakon de Norvège et au *Daily Chronicle* de Londres cette simple phrase : « Pôle sud atteint le 14 décembre 1911. Roald Amundsen », que *le Matin*, à Paris, reproduisait le 9.

Quelques jours plus tard le célèbre bâtiment de Nansen, qui, quant aux navires, détenait le record de la plus haute latitude au nord, qui avait transporté à leur base les conquérants du pôle sud, appareilla pour Buenos-Aires, par le cap Horn.

Longues semaines de mer. Dans le calme, Roald, ses compagnons autour de lui qu'il interrogeait, mettait de l'ordre dans ses notes, précisait sur la carte la route suivie jusqu'au pôle, brouillonnait ses rapports et ses récits.

Sur le pont roulaient les énormes lames du quarantième degré, mais c'était à Nilsen de s'en occuper. Amundsen ne quitta les aménagements que pour contempler les rares arbres brûlés par les embruns aggripés à la morne Terre de Feu.

Le *Fram* entra à Buenos-Aires, où il fut désarmé, à la fin de l'automne. Quelques semaines plus tard, au début de l'été — mais ils avaient passé de l'hémisphère sud à l'hémisphère nord — Amundsen et ses compagnons arrivaient à Oslo.

— Non, répondit-on à l'ancien matelot couvert de gloire, on n'a reçu aucune nouvelle de Robert Falcon Scott.

DE NOUVEAU AMUNDSEN PENSE A LA GRANDE DÉRIVE

CONSIDÉRABLE fut l'enthousiasme que provoqua en Norvège la réussite d'Amundsen, « ce garçon sans fortune qui — maintenant il ne s'en cache plus — rêvait dès sa jeunesse d'être l'égal des plus grands explorateurs, qui, sa mère morte, est parti comme matelot apprendre le métier de navigateur à bord de baleiniers et de phoquiers, qui a découvert et franchi le passage du nord-ouest, qui a porté le drapeau national — ce drapeau neuf d'un pays aujourd'hui indépendant — jusqu'au pôle sud ».

Deux exploits de marin : conduire un cotre d'Oslo à San Francisco par un archipel dont aucun capitaine n'avait encore trouvé les passes, et traverser la mer glacée de Ross, et escalader les montagnes, de la baie des Baleines au pôle sud et du pôle sud à la baie des Baleines, en se dirigeant à la boussole, en estimant les distances parcourues et sans autre point de repère que les astres.

Et il avait « damé le pion » aux Anglais, ces éternels rivaux sur mer des Norvégiens.

Mais qu'était devenu le commandant de la Royal Navy, Robert Falcon Scott?

Le bruit courait qu'ayant rencontré de pêtes épouvantables et sans même avoir at plateau polaire où son ami Shackleton ava le pied, il était revenu à sa base de Marco le 4 janvier, c'est-à-dire vingt et un jours a retour des Norvégiens à la baie des Baleine Amundsen dut poursuivre le travail entr bord du *Fram* sans avoir obtenu confirma cette nouvelle ni en Norvège ni en Anglete des correspondants. Il rédigeait les rappor présenterait aux sociétés savantes, les réci publierait dans les revues et préparait une de conférences.

Les observations recueillies, et qu'il ord étaient la raison des efforts, de l'énergie maine que représentaient le voyage du *Fra* course de 2.400 kilomètres de cinq homme sur la mer glacée et dans des montagnes inc

Le long séjour de l'expédition à la b Baleines avait permis de réunir une imp documentation quant à la climatologie, au tisme et aux mouvements de la mer de Ro à ceux de la marée. Mais les plus remar résultats, bien entendu, avaient été obtenus domaine géographique. En dehors de toute tition et de toute concurrence, malgré les des Anglais, trois noms, outre celui de R précurseur, étaient, quant au pôle sud, auré la même gloire : Scott, Shackleton, Amund

Scott, qui, le premier, de 1901 à 1904 exploré tout le massif montagneux et vol de la « South Victoria Land » et de la Edward VII Land ».

Shackleton, qui, parvenu à 197 kilomèt pôle, avait confirmé l'existence du continent tique.

Amundsen, qui, de la baie des Baleines, d'abord la mer de Ross puis fixant les a des montagnes et dessinant leur profil, ava la route du pôle par la « salle de danse du d

Dès son retour à Oslo Amundsen s'est à Nansen, qui lui avait confié le *Fram*, tou Buenos-Aires, au bassin de carénage.

Il a à s'expliquer, à s'excuser même. exiger de longues explications et des exc celui qui, parti pour une dérive de cinq a l'Arctique, revient deux ans plus tard apr atteint le pôle sud et dépose sur votre table vail une telle masse de précieux document tifiques ?

Nansen déclarera, pensant à Scott d « Aucune nation ni aucun homme n'est détenir l'exclusivité des explorations d régions inconnues. »

Puis les deux explorateurs parlent de — qu'entreprendra Amundsen ? — et se p sur la carte des régions boréales, étonn désertes dans le moment. Les petites sil noires aux prises avec la solitude, le froid, rité, la mort ont disparu de l'immense blanche.

Amundsen pouvait-il après le passage ouest et le pôle sud se fixer un autre bu route du nord, de Béring à la mer du Gr par le pôle, la longue dérive de cinq ans à depuis longtemps il pensait, pour laquelle l entier l'avait cru parti au mois de juin 19

LA MORT DE SCOTT

MAIS avant, l'Europe et l'Amérique l'attendaient. Et ce fut de nouveau la randonnée des capitales, le long glissement des trains entre Copenhague, Amsterdam, Rotterdam, Hambourg, Berlin, Vienne, Rome, Paris, Madrid...

Dans chaque ville ndsen reçoit des décorations et des médailles. chaque ville, avec les mêmes mots, il évoque vigation du *Fram,* raconte l'hiver antarctique mer de Ross, expose les difficultés rencon- et détaille les conditions de son succès : le des collaborateurs, l'organisation, les prépa- du dernier effort, l'expérience et l'endurance ses dans les expéditions précédentes, les tions météorologiques favorables.

projette des photographies lumineuses et le même un « film » montrant des icebergs ant, des pingouins en vol, des baleines roulant les lames et les beaux groenlandais se livrant urieuse bataille.

16 décembre 1912, à la Sorbonne, dans la où il a été reçu cinq ans plus tôt, il fait face public à peine renouvelé : personnages offi- savants, artistes, hommes de lettres, femmes onde, qui sont venus l'écouter pour pouvoir in en parler.

après avoir ressuscité le passé il répond à uestion muette de ses auditeurs... sur l'avenir. *Fram* a quitté Buenos-Aires pour Colon, où end l'ouverture du canal de Panama. Il sera emier navire à passer d'un océan à l'autre les écluses. Cet honneur lui est réservé. Il era San Francisco, où il sera armé pour la ue dérive à travers l'Arctique.

Ainsi, conclut Amundsen, j'éviterai au navire ridtjof Nansen de doubler le cap Horn de à l'ouest, bien qu'il en ait vu d'autres.

passe d'Europe aux Etats-Unis. Il est reçu à hington, à New-York. Il n'y a pas une seule tant soit peu importante d'un seul Etat qui euille l'entendre. Cela est bien. Il faudra coup d'argent pour organiser la dérive de ans.

uvier 1913. Parfois Roald ne s'arrête que ques heures. Il voyage deux nuits sur trois. é, il sommeille, pensant à l'étonnante aventure vie. Lui qui aurait pu n'être qu'un petit méde- l'un quartier d'Oslo ou de montagne, courant malade à l'autre, il a chassé le phoque et la ne, il a hiverné avec de Gerlache... il est parti d du minuscule *Gjöa*... il...

sont, derrière les paupières closes, des mil- d'images : les lumineuses nuits de l'Arctique... ames assaillant le cotre mouillé, qui fait tête... valanches roulant dans un bruit de tonnerre le des parois de la « salle de danse du diable » ne piste et le premier arbre aperçu depuis deux ..

Il se secoue, se couvre, sort sur la plate-forme du wagon, et le train traverse une immense plaine couverte de neige. Toujours les paysages blancs. Un attelage galope dans un poudroiement de cristaux... des bêtes fouettées hurlent...

Il regagne sa place. Les traîneaux et les bêtes de Scott ? Mais Scott est parti sans chiens.

Brutalement, un matin, mettant le pied sur le quai d'une gare, Amundsen apprend par une dépêche expédiée de la Nouvelle-Zélande, le 10 février, la disparition de l'homme qu'il a devancé et auquel il n'a cessé de penser.

Robert Falcon Scott est mort de faim, près d'un an plus tôt, à 260 kilomètres de sa base de Marco Sound, *après avoir atteint, lui aussi, le pôle sud.* On a trouvé son corps et son carnet de route. Tous ses compagnons sont morts.

Comment donc avait pu naître et se propager ce bruit absurde du retour du grand explorateur à sa base, en janvier 1912, qui pendant quelques jours avait calmé l'angoisse du peuple anglais ?

Deux signes auraient dû prévenir le commandant de la Royal Navy. Mais, si nous les apercevons nous savons rarement interpréter les signes. L'apparition du *Fram* sur la barrière de glace et l'épidémie qui avait tué la plupart de ses chiens.

Scott avait tenu son propre sort entre ses mains. Lui, le marin, l'homme calme, parce que Amundsen était là et bien qu'il n'ait plus de bêtes valides, il avait ordonné le départ.

Le plan prévoyait le retour de la *Terre Nova* à Marco Sound au début de janvier et le débarquement d'une équipe qui devait se porter au-devant de Scott pour faciliter le retour.

Dans le même temps où le *Fram* regagnait sans peine la baie des Baleines, le navire anglais ne pouvait se glisser jusqu'à l'eau libre de l'île de Ross.

L'équipe enfin débarquée, mais trop tard, s'était égarée et avait vécu neuf mois dans une hutte de neige, sans vêtements d'hiver et se nourrissant uniquement de viande de phoque.

Alarmé d'être toujours sans nouvelles de Scott et de ne pas en recevoir des hommes mis à terre, le capitaine de la *Terra Nova* avait envoyé en reconnaissance, avec des chiens, deux autres hommes qui, le 3 mars 1912, avaient atteint le premier dépôt (One-Ton-Depot) établi avant l'hivernage.

Ecœurés par la tempête, les chiens épuisés, ces deux hommes étaient revenus en arrière sans se douter (et comment l'auraient-ils pu ?) qu'à une journée de marche au delà Scott et ses deux derniers compagnons agonisaient.

On n'avait retrouvé leurs cadavres ardemment recherchés que sept mois et demi plus tard.

La toile de la tente écartée, on avait vu Scott assis au centre, adossé au mât, la tête raidie par la mort, serrant contre ce mât l'épais journal de route qu'il avait tenu jusqu'à la fin.

Les journaux publiaient des extraits de ce que Robert Falcon Scott lui-même avait appelé un « message ».

Les Anglais, ayant quitté Marco Sound le 1er novembre 1911 (dix jours après le départ d'Amundsen de la baie des Baleines), avaient été tout de suite retardés par des tempêtes de neige « abominables ». Leur route les avait conduits par la *Ross Shelf Ice* à l'immense glacier de Beard-

more, qu'ils avaient traversé dans toute sa longueur, aveuglés par la brume, harcelés par le blizzard, torturés par le froid, livrés à des démons pires que ceux rencontrés par les Norvégiens à la « salle de danse ».

Par 88° ils avaient trouvé les traces des traîneaux d'Amundsen, et déjà Evans, le sous-officier de la Royal Navy, était fou.

Ils étaient allés cependant de l'avant, toujours dans la tempête, sans autres vivres que ceux qu'ils transportaient, avaient atteint l'immense plateau blanc et s'y étaient engagés.

Le 17 janvier, affamés, démoralisés, Evans fou, les autres souffrant du scorbut, ils avaient aperçu les couleurs norvégiennes, et le 18 ils campaient là où Amundsen les avait attendus.

Il y avait soixante-dix-neuf jours qu'ils avaient quitté leur base. Les Norvégiens *et leurs bêtes,* dont les cadavres, vivres en conserve, jalonnaient la route, avaient parcouru la même distance en cinquante-cinq jours.

Fouillant la neige là où avait été dressée la tente d'Amundsen, Scott avait trouvé des pellicules qui lui avaient montré son heureux rival.

Il avait installé son théodolite, avait observé, et les résultats du calcul n'ayant donné que 88° 59' 30", il avait déployé, un demi-mille plus loin, le drapeau anglais.

Mais, murmurait Amundsen en lisant ce détail, lui-même, comme Peary dans l'Arctique, avait couvert et recouvert en marchant quelques dizaines de kilomètres carrés. Un mort, même fut-il Scott, ne lui ravirait pas sa conquête.

Les Anglais étaient repartis, déjà réduits à un quart de ration, toujours harcelés par le blizzard et aveuglés par la brume. Au début de février, Evans, le dément, ayant fait une chute, il avait fallu le transporter, lui faire franchir les précipices, le hisser par-dessus les murailles du glacier Beardmore.

Le 17 on avait enfoui son cadavre dans la glace.

Quatre semaines plus tard, les pieds et les mains de Oates, le cavalier du Transvaal, gèlent. Devenir une charge, causer certainement la perte de ses camarades, cela ne convient pas à « no surrender Oates ».

Le 16 mars il déclare : « Je préférerais ne pas me réveiller. » Il se réveille, quitte comme il peut la tente et, en pleine tempête de neige, s'étend pour être tué par le froid.

Scott écrit dans son journal : « C'est l'acte d'un homme brave, d'un gentleman, d'un Anglais. »

Elle est donc là celle que à propos d
Amundsen a nommé « l'atroce visiteuse »
abattu deux hommes, et les survivants, les
Scott et Bowers et le docteur Wilson,
qu'elle s'acharnera après eux. Malades, à l
de la résistance, ils se hâtent vers le nor
une fuite désespérée, ralentie par une neig
dans laquelle peine le traîneau à moteur. A
avaient un bon attelage de chiens !

Les vivres s'épuisent et le combustible e
Ils espèrent cependant résister jusqu'au
dépôt établi sur la route du retour. S'ils l'att
ils se réconforteront, se reposeront et alime
leur engin.

Après douze jours de lutte ils le retr
Il est pillé. Plus de vivres, plus d'essence.

Alors Robert Falcon Scott lance une «
cable et formidable accusation ». On a v
perte, sa mort. Est-ce le délire qui la
écrire ?

Les vivres, des chiens errants (plusie
bêtes d'Amundsen s'étaient échappées), d
gulls, ces rapaces des glaces antarctiq
volent très loin vers le sud, auraient
nourrir. Mais qui, qui donc aurait dé
combustible ? Quel assassin ignoble ?

Mourant de faim, accablés par la fatigue
Bowers et Wilson ne s'abandonnent pas
dirigent vers One-Ton-Depot. Ils en sont
tain jour à 18 kilomètres, ils sont à moin
étape des vivres et des deux hommes en
leur recherche lorsque la neige se met à
mais en masse; lourde neige qui s'accumul
laquelle ils s'enfoncent jusqu'aux genou
qu'aux hanches. Elle est leur linceul. Elle
dra leur pierre tombale.

La chute dure plus d'une semaine.

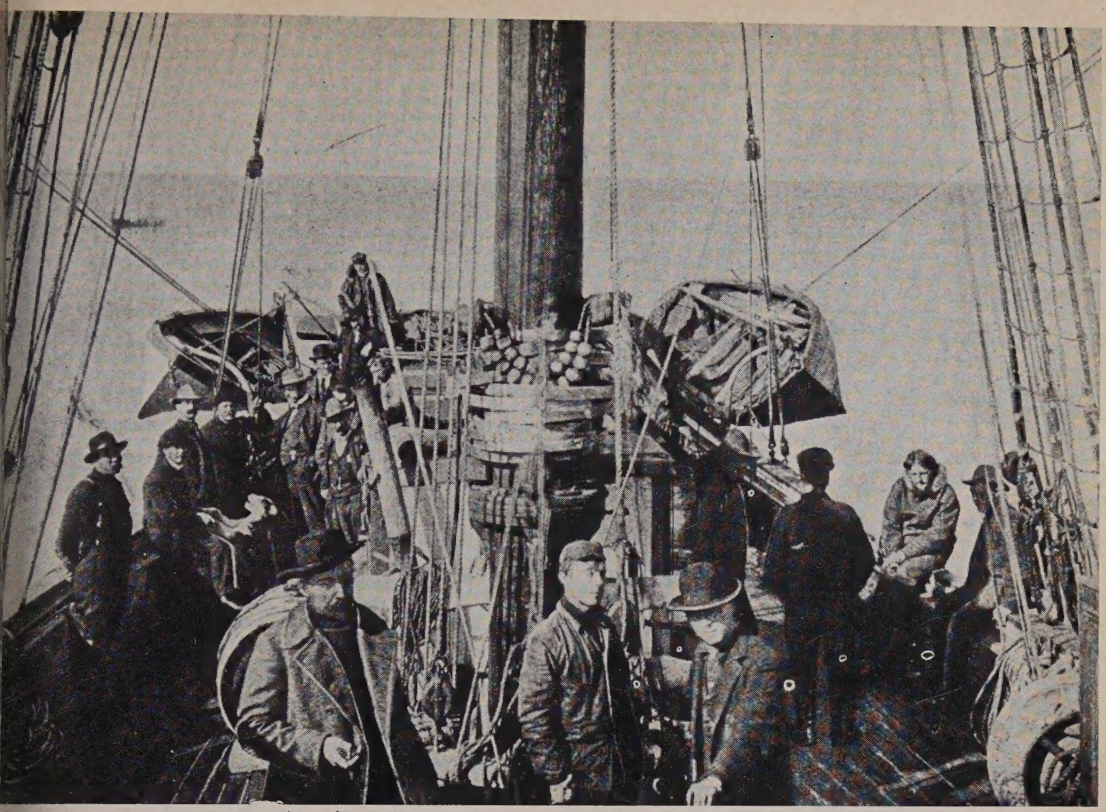
Ils ont mangé jusqu'aux dernières mie
dernier biscuit. La dernière goutte de pétro
fondre une poignée de neige dont ils ont
l'eau.

Bowers et Wilson se glissent dans leur
couchage pour y mourir. Scott, assis, é
journal, et son dernier geste, lorsque la mo
sa main, est de placer ce journal entre s
et le mât, pour qu'on l'y retrouve.

Désormais Amundsen ne terminera p
conférences en énumérant les conditions
favorisé sa réussite sans penser à Sco
ses compagnons, tués l'un après l'au
l'Antarctique, à quelques jours de marc
rière lui.

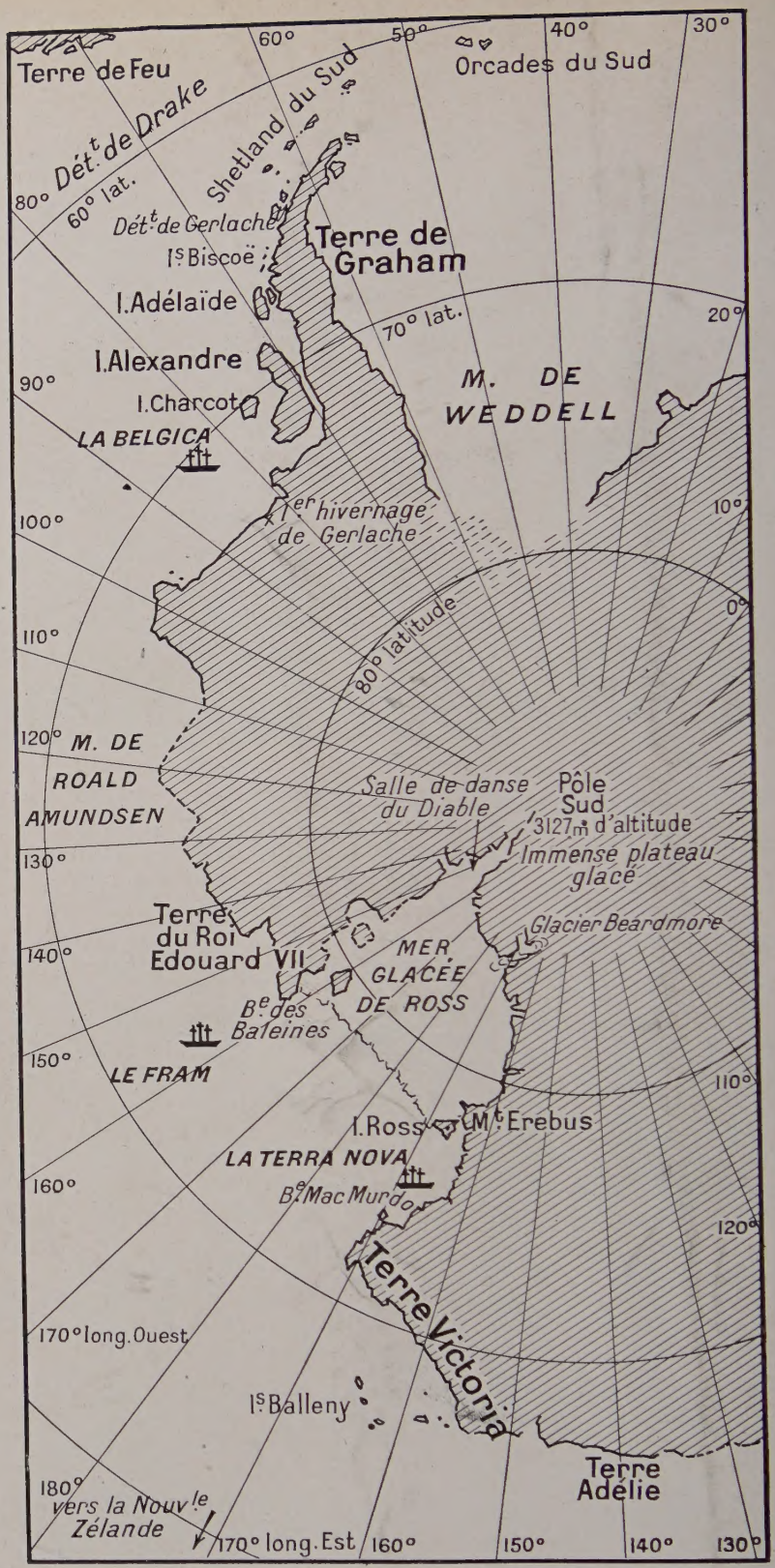
FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

(A s



Amundsen.

dessus : *l'arrivée du* Gjöa *à Nome (Alaska). Amundsen vient de réussir sur son petit cotre le passage jusqu'alors jamais accompli — du nord-ouest, entre l'Atlantique et le Pacifique.* Ci-dessous : *le 13 décembre 1911, undsen plante le drapeau norvégien au pôle sud. Afin de déterminer la position avec toute l'exactitude désirable, les observations solaires furent prises d'heure en heure.*



Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S. QUILICI.

Fond
GEORGES

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie Bobigny. — Dépôt légal 4e trimestre 1951. — Imprimeur